

le phare

journal n° 2

centre culturel suisse • paris





... UNE EXPOSITION / Vernissage de l'exposition Lutz & Guggisberg, 14 février 2009.



... UNE FÊTE / L'inauguration de la nouvelle programmation du CCS, célébrée dans une péniche sur la Seine, 14 février 2009.



... LE LANCEMENT D'UN NOUVEL ALBUM / Polar en concert dans une mise en espace d'Alexandre Joly, mars 2009.



... DES CONCERTS-PERFORMANCE / Le groupe Die Regierung sur des improvisations vidéo de Lutz & Guggisberg, avril 2009.



... UNE ÉDITION / L'installation *Il était une fois sur la terre*, créée in situ, a été la pièce maîtresse de l'exposition Lutz & Guggisberg. Elle fait l'objet d'une édition du CCS. Le livre, qui rassemble des photographies de l'œuvre par Markus Scherer, est disponible au CCS (20€). L'édition de tête, accompagnée d'une photographie originale limitée à 10 exemplaires, est disponible au prix de 200€.



... DU THÉÂTRE / *Kairos, sysiphes et zombies*, par la compagnie L'Alakran, mars 2009.

Sommaire

• INTRAMUROS

— La programmation #02 du Centre culturel suisse

4 / • CINÉMA

« L'authenticité est affaire d'écriture et de style. »

Les détours du réel expliqués par Jean Perret

7 / • EXPOSITION

Usages du document

12 / • LITTÉRATURE

Pascale Kramer, virtuose du malaise

13 / • À TABLE !

Les artisans du « Grand Genève »

Table ronde avec des architectes genevois

14 / • MUSIQUE

Le jazz panoramique de Grand Pianoramax

15 / • À TABLE !

Jean Otth entre dans la collection Anarchive

Table ronde consacrée à l'artiste vidéaste

16 / • ARTS VIVANTS

Extra Ball

Le programme des trois jours de spectacle

• L'INVITÉ

18 / • ENTRETIEN

« Ce ne sont pas les créateurs qui sont redevables aux lieux qui les accueillent, mais le contraire. »

René Gonzalez évoque 20 ans de création au théâtre de Vidy

• LONGUE VUE

— L'actualité culturelle suisse en France

23 / Expos / Scènes

• MADE IN CH

— La sélection éditoriale du Phare

27 / Littérature / Arts / Musique / Cinéma

• LA CARTE BLANCHE IMAGE

31 / Marianne Müller / Mark Lee

Couverture:

Alain Bublex, *Russell's Corner*,
extrait de *Gloascap*,
1^{re} mission d'exploration, 1991-1994.
© Bublex-Milenovich

CULTURE DU REEL

POUSSIERE DU REEL

MENSONGUE DU REEL

LUMIERE DU REEL

Christian Robert-Tissot, *Sans titre*, 2009.

Édito

Vous avez été nombreux à exprimer des avis très positifs sur le premier numéro du *Phare* et à nous encourager à poursuivre cette publication. Nous sommes heureux de constater que ce journal semble trouver son rôle et sa place en France comme en Suisse.

Notre deuxième programmation 2009 met l'accent sur la notion de document comme source et élément constitutif d'un travail artistique. Une carte blanche donnée à Visions du Réel, le festival international de cinéma de Nyon, et l'exposition collective « Usages du document », convergent dans ce sens.

Jean Perret, directeur de Visions du Réel, a conçu pour le CCS un riche programme de deux périodes de quatre jours. Sous le titre « Fictions du réel » seront proposés des projections, des rencontres et des débats. En préambule à ces événements, et pour débuter un cycle de présences du CCS en Suisse, nous avons mis en place deux projets au sein du festival Visions du Réel à Nyon. D'une part une installation de Fernand Melgar, *Dans la forteresse*, que nous avions coproduite et présentée à l'occasion de la projection de son film au CCS en mars dernier. D'autre part une proposition faite à l'artiste Christian Robert-Tissot de s'infiltrer dans le festival. Il a composé des énoncés interrogeant la notion de réel, sous forme de cartes postales, d'autocollants et de diapositives projetées avant les films. Ce projet, reconduit dans l'exposition au CCS, fait le lien entre Paris et Nyon, entre le cinéma et les arts visuels. « Fictions du réel » permettra de rencontrer plus d'une vingtaine d'interlocuteurs actifs dans le cinéma, tandis que « Usages du document » confrontera les travaux de quatorze plasticiens de différents pays.

Après une pause estivale, nous proposerons un festival d'arts vivants que nous avons intitulé « Extra Ball », puisqu'il n'était pas prévu initialement. A cette occasion, tous les espaces du CCS seront disponibles pour accueillir une programmation intense consacrée aux langages performatifs.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber



Traders, de Jean-Stéphane Bron, 2009.

« L'authenticité est une affaire d'écriture et de style. »



Jean Perret. © Karine Bauzin

Visions du Réel, festival qui se tient chaque année à Nyon, est invité pour deux séries de projections et de débats. Jean Perret, son directeur, réunit au Centre culturel suisse des auteurs, des critiques et théoriciens du cinéma pour décortiquer les « fictions du réel » et autres détours nécessaires à la construction de la vérité cinématographique.

— Par Florence Gaillard

Jean Perret
Né en 1952 à Paris, il étudie à Zurich et Genève où il obtient une licence d'histoire avec un mémoire consacré au cinéma documentaire suisse des années 30. Il enseigne l'histoire et le cinéma puis devient journaliste, spécialiste de cinéma et de photographie, et producteur d'émissions culturelles pour la *Radio suisse romande* de 1985 à 2000. Membre de différentes commissions liées à la promotion, la production et la diffusion du cinéma en Suisse, il est le directeur du festival Visions du Réel depuis 1995.

Quel est-il, ce cinéma qui montre, plus qu'un autre, « le monde tel qu'il est vécu » ? Pourquoi une image semble-t-elle authentique ? Comment aborder et renouveler ce qui fut longtemps nommé « documentaire » ? Voilà les questions que le festival Visions du Réel aime poser à chaque édition. Depuis 1969 — bon anniversaire ! —, ce rendez-vous suisse romand a fait découvrir et a soutenu nombre de regards singuliers. Raymond Depardon, Johan van der Keulen, Alexandre Sokourov, Robert Frank, pour ne citer que les plus vénérables. Des réalisateurs qui ont peaufiné les constructions documentaires pour transmettre des morceaux d'universel humain. Aujourd'hui, Jean Perret coure sans relâche les continents à la recherche de leurs successeurs. Et de films suffisamment novateurs pour réactiver nos regards sur le monde.

• Florence Gaillard / Visions du Réel se tient chaque année à Nyon. Quel est l'intérêt d'y ajouter une édition délocalisée à Paris ?

• Jean Perret / Un festival se déroule sur une semaine, mais il repose sur une activité intense toute l'année : échanges, rencontres, découvertes de films. Cela implique de se confronter à de nombreuses productions pour trouver de la qualité et de l'originalité. Visions est un festival de cinéma du réel, or ce réel apparaît sous des formes et des mises en scène très différentes selon les origines et les cultures... Paris est forcément un lieu pertinent pour débattre et présenter des films. Le Centre culturel suisse nous invite alors qu'il présente « Usages du document », une exposition qui rend compte des nombreuses manières dont des artistes visuels, dessinateurs et vidéastes s'emparent des « éléments du réel » et en font des œuvres. Cet écho, cette manière oblique de provoquer des réflexions croisées entre le cinéma et les arts plastiques me séduisent beaucoup. Paris, par ailleurs, chérit le genre « Grandes rétrospectives ». Dans les beaux-arts par exemple. Pourquoi pas. Mais j'avoue que j'y vois une forme étrange de consommation culturelle, où le spectateur vient surtout vérifier ce qu'il sait déjà ou rattraper ce qu'il estime devoir connaître. Ce que nous essayons de proposer est exactement le contraire : la prospection, le goût d'être surpris et éventuellement dérangé par des manières inattendues de raconter le monde. Plus on avance dans ce sens, plus on réalise la complexité humaine et le caractère inépuisable de cette complexité. C'est le contraire des conclusions définitives.

• FG / On parle de « cinéma du réel ». Pourquoi éviter le terme « cinéma documentaire » ?

• JP / Parce que ce sont des choses différentes.

Le terme « cinéma documentaire » est trop restrictif. Dans l'esprit du public, le documentaire est la captation, spontanée mais objective, d'une réalité — ce que prétend faire un reportage du journal télévisé. Mais cela ne rend pas compte de la subjectivité en jeu, ni de la diversité des approches. Le cinéma du réel est une marmite dans laquelle le documentaire a sa place, mais ne prend pas toute la place.

• FG / Comment définir alors le cinéma du réel ?

• JP / Ce cinéma, ou plutôt ces cinémas sont liés au réel par l'empathie mais aussi la méfiance. Le réel, en soi, est inarticulé. Un regard s'y pose, et ça devient une réalité. Un cinéaste du réel se confronte avec le terrain, en quête de ce qui est « réellement vécu ». Le regard sélectionne une matière, choisit d'où il opère et détermine une distance entre lui et ce qui est montré. Cette vérité est forcément subjective, forcément construite. Elle est exprimée par la fiction du cinéaste. Cette fiction-là est l'équivalent du style chez un écrivain. Et ce qu'il recherche, c'est une impression de vérité, d'authenticité.

• FG / Authentique comme la pièce d'antiquité expertisée par un spécialiste ? Authentique comme le village vanté dans un guide touristique ? Comment reconnaître l'authenticité d'une image filmée ?

• JP / C'est une affaire d'écriture, de point de vue, de style, là encore. Prenez Raymond Depardon, par exemple, et son goût du « parler frais ». La spontanéité qui se dégage des paysans qui s'expriment devant sa caméra, l'impression de vérité du moment se transmettent grâce à un dispositif infiniment patient du cinéaste. Il a apprivoisé, instauré une confiance, construit des liens sur des années, suscité du « vrai » sans caméra qui tournait. L'authenticité au cinéma passe par une mise en scène parfaitement artificielle et complexe, tout comme un écrivain triture la langue pour recréer une oralité plausible, naturelle.

19 - 22.05. / 20 H

Fictions du réel #01 / « Fictionner le réel »

19.05.09

20h : Tête à tête entre Claire Simon et Jean-Stéphane Bron, suivi de *La Police* de Claire Simon (1988, 23')

22h : *Traders* de Jean-Stéphane Bron (2009, 52')

20.05.09

20h : Grand débat avec Lewat Oswalde, Stéphane Breton et Jean-Louis Comolli (avec des projections d'extraits de leurs films)

22h : *La Maison vide* de Stéphane Breton (2009, 52')

21.05.09

20h : Appel à films : des cinéastes présentent des extraits de leurs films de référence, avec Nino Kirtadze, Emmanuelle Demoris, Fabienne Abramovich, Ingrid Wildi

22h : *Un dragon dans les eaux pures du Caucase* de Nino Kirtadze (2005, 95').

En collaboration avec la Haute Ecole d'Art et de Design - Genève, soirée animée par Bertrand Bacqué, enseignant et collaborateur de Visions du Réel

22.05.09

20h : Le cercle avec des invités de la semaine et Thierry Garrel, producteur, responsable de l'Unité de programme Documentaires d'Arte de 1992 à 2008, pour débattre des nouveaux enjeux du cinéma du réel (avec des projections d'extraits de films)

22h : Programmation de Thierry Garrel

(Programme susceptible de modifications)



La maison vide de Stéphane Breton, 2009.



Carnets d'un fragment sonore de Samantha Granger, 2009.

Cela dit, le mot « authentique » pose problème car c'est un mot publicitaire. C'est un mot qui doit être interrogé, sans quoi il est vide de sens ou ambigu.

• FG / Pour appuyer cette authenticité, il y a des outils classiques, comme l'usage de l'image d'archive. Est-ce un usage « douteux » ?

• JP / L'image d'archive intervient comme une attestation de vérité. Pourquoi l'archive est-elle lestée de ce poids d'authenticité ? Cela peut-être partiellement expliqué par notre culture occidentale, par notre rapport aux icônes, aux images sacrées. Le réflexe du spectateur est de croire sur parole l'image d'archive. Alors que l'archive relève de partis pris, de points de vue. Elle doit être mise en doute comme n'importe quelle autre image. L'archive n'est pas la preuve d'une réalité qui fut, mais d'une fiction qui fut. Pensons aux images de la Deuxième Guerre mondiale : elles sont presque toutes des reconstructions mais elles n'ont jamais été présentées comme telles. Aujourd'hui, après l'arrivée des techniques numériques, nous avons intégré que l'image peut être mensongère. Mais nous n'avons pas le réflexe de nous méfier des images anciennes.

• FG / L'archive incarne-t-elle, pour le spectateur, un vestige du temps d'avant le mensonge ?

• JP / En quelque sorte. D'où l'intérêt de débattre. Comment utiliser les archives alors qu'on ne fait plus confiance aux images ? Comment réinjecter de la foi dans ce que nous montre le cinéma ? Comment répondre à notre besoin de vérité ? Il faut s'interroger, critiquer, et ne jamais laisser en paix les images industrielles dont on nous abreuve. ■



Le Film perdu de Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, 2002.

16 - 19.06. / 20H

Fictions du réel #02 / « Documenter le réel »

16.06.09

20h: Tête à tête entre Joana Hadjithomas & Khalil Joreige et Richard Dindo suivi de *Le Film perdu*, de Joana Hadjithomas & Khalil Joreige (2002, 42')

22h: *Genet à Chatila* de Richard Dindo (1999, 98')

17.06.09

20h: Grand débat avec Fernand Melgar, Massimo Iannetta & Nina Toussaint et Jean Perret (avec des projections d'extraits de films)

22h: *La Décomposition de l'âme* de Massimo Iannetta & Nina Toussaint (2002, 82')

18.06.09

20h: Appel à films: des cinéastes présentent des extraits de leurs films de référence: Nicolas Philibert, Alain Cavalier, Samantha Granger, Denis Sénéquier

22h: *Carnets d'un fragment sonore* de Samantha Granger (2009, 85')

19.06.09

20h: Le cercle avec des invités de la semaine et François Niney, professeur d'esthétique du cinéma à l'ENS (Saint-Cloud) et à la FEMIS, réalisateur de documentaires pour Arte (avec des projections d'extraits de films)

22h: Programmation de François Niney

(Programme susceptible de modifications)

Usages du document

Dans les années 90, des recherches de type documentaire se sont multipliées dans le champ de l'art contemporain. Des documents, en particulier des photographies, des fragments de presse ou des extraits de films, ont été de plus en plus utilisés comme sources ou éléments constitutifs des œuvres. L'exposition « Usages du document » poursuit ces recherches. Elle rassemble des artistes de diverses provenances qui intègrent des documents dans leurs pratiques, avec des propos très différents les uns des autres. En invitant le festival de cinéma Visions du Réel à traiter de ces mêmes questions, nous cherchons aussi à analyser simultanément les méthodes et les enjeux en vigueur dans les champs respectifs du cinéma et des arts plastiques. — Par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber



Matthew Buckingham, *False Future*, 2007, captation (courtesy Murray Guy, New York).



Ian Tweedy, *When Despair Ends*, 2009 (courtesy Monitor, Rome, collection AGI Verona).

NUIT DU REEL

Christian Robert-Tissot, *Sans titre*, 2009.

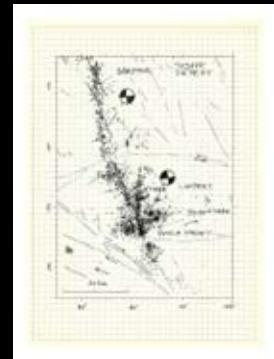


Picturesquely situated on an empty lot, MoMAS had a privileged position in one end of the bay as well as an excellent sea view.

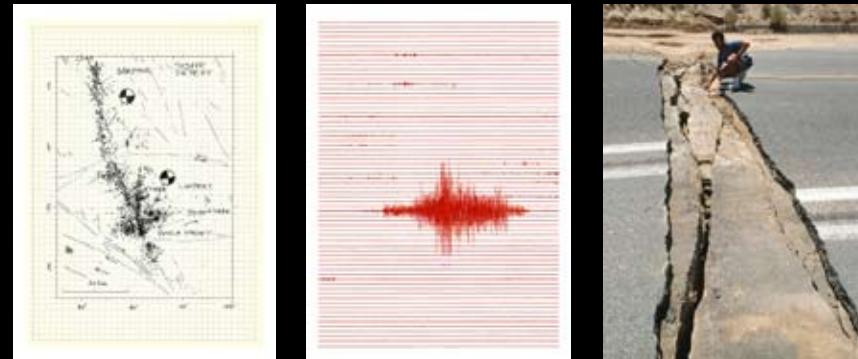
Mario Garcia Torres, *What Doesn't Kill You Makes You Stronger*, 2007
(courtesy Jan Mot, Bruxelles).



Gianni Motti, *Le Tremblement de terre*



en Californie en 1992, de la série *Revendications*, 1986-1996. (Collection FRAC Nord-Pas-de-Calais, Dunkerque).



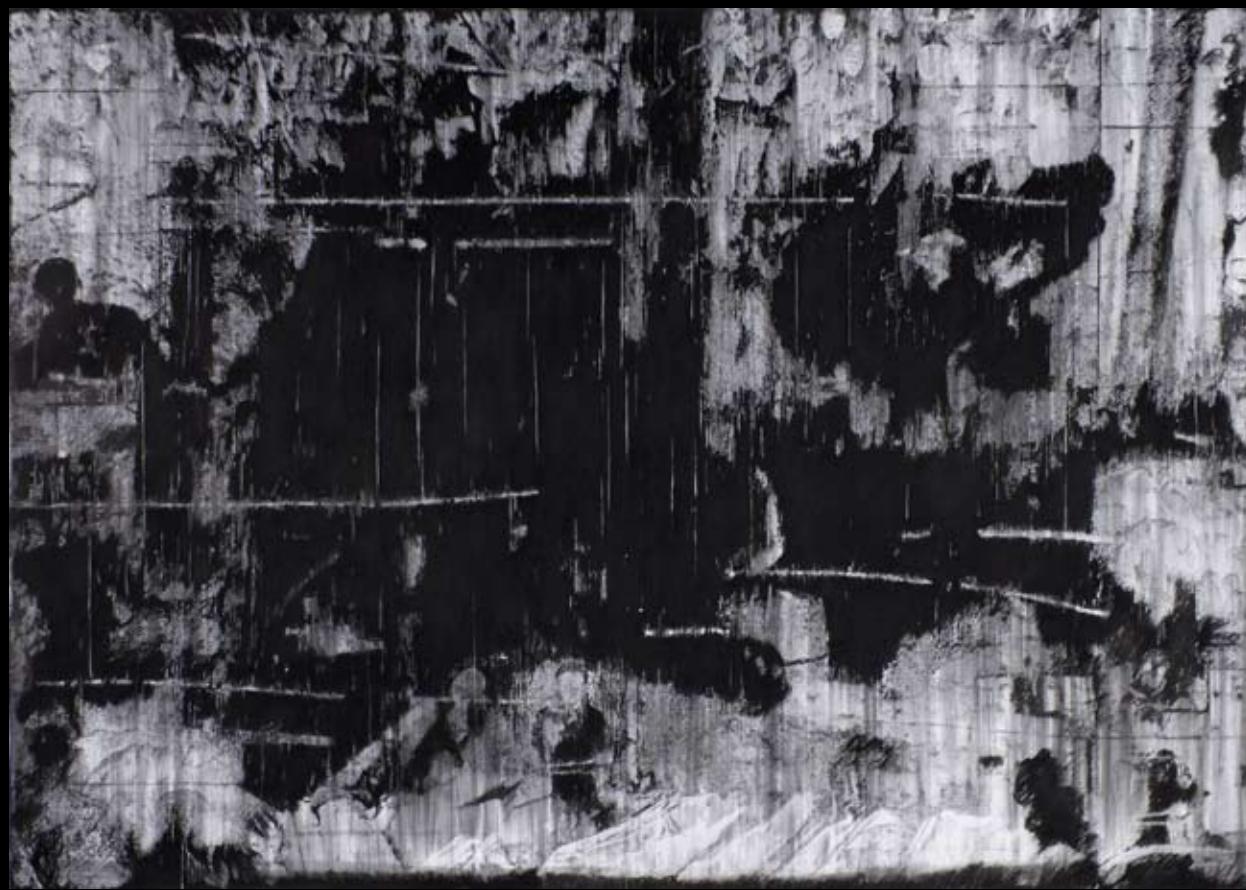
Jeffrey Vallance, *Cultural Ties*, 1979, fragment (courtesy Bernier/Eliades, Athènes).



Marc Bauer, *Warship*, de la série *Monument*, 2009.



Marco Poloni, *The Majorana Experiment*, 2008-2009, captation.



Alain Huck, *Janus!*, 2009.



Matteo Terzaghi et Marco Zürcher, *The Tower Bridge*, 2009, fragment.

Les artistes et les œuvres

Marc Bauer utilise couramment des documents, qui concernent autant des faits historiques que l'histoire de sa famille. Il les intègre dans ses dessins qui sondent les mécanismes de la mémoire. A la suite d'un voyage à Odessa, il présente ici un ensemble de dessins inédits qui revisitent le film de Sergueï Eisenstein *Le Cuirassé Potemkine*.

Alain Bublex « construit » depuis plus de vingt ans l'énigmatique ville de Glooscap, née de son imaginaire. Tout est plausible dans ce projet, y compris les plans de la cité, dessinés sur les relevés d'un site existant sur la côte est du Canada. La fiction est implantée dans le réel, Glooscap « existe » par une multitude de documents.

Dans son film *False Future*, **Matthew Buckingham** réactive un pan oublié des débuts du cinéma. Par un plan fixe et un récit, il rend hommage à Louis Le Prince qui, cinq ans avant les frères Lumière, aurait réalisé le premier film de l'histoire, disparu mystérieusement lors d'un trajet en train Dijon-Paris.

Au moyen d'une projection de diapositives, **Mario Garcia Torres** se rend sur le site du MOMAS, un musée que l'artiste allemand Martin Kippenberger voulait créer sur l'île grecque de Syros. Aujourd'hui, le bâtiment qui est à l'origine du projet a donné place à une station d'épuration d'eau.

Pour constituer la base de *Janus Janus!*, **Alain Huck** s'est servi de photographies parues dans la presse. Il en résulte un imposant et vibrant dessin dans lequel, sous les couches de fusain brossé, transparaissent des scènes de violence atemporelles, qui ont trait aux événements récents qui ont secoué Gaza.

Non loin de Gaza, l'artiste libanaise **Lamia Joreige** utilise la vidéo pour construire, depuis 2000, l'œuvre *Objets de guerre*. Des individus se succèdent à l'écran, chacun racontant à partir d'un objet choisi son histoire personnelle dans une situation de guerre qui semble inextricable.

Gianni Motti présente 16 documents qui attestent de ses revendications de catastrophes, notamment des tremblements de terre. En utilisant le fonctionnement des agences de presse, il réussit à faire paraître ses revendications dans les médias, aux côtés des informations traitant des événements.

Dans les images des journaux, **Estefania Peñafiel-Loaiza** s'intéresse tout spécialement à ces personnes qui, malgré elles, apparaissent comme des figurants. Avec une gomme, elle les réduit en « poussière » qu'elle recueille dans des petites fioles de verre, des urnes d'histoires anonymes et éphémères.

Avec son *Majorana Experiment*, **Marco Poloni** mène l'enquête sur le physicien italien Ettore Majorana, qui aurait participé à la découverte de la fission nucléaire. En présentant un film détérioré qu'il aurait trouvé chez un revendeur à Téhéran, l'artiste redonne vie au chercheur disparu en mer en 1938.

Didier Rittener collecte des images, telles que reproductions d'œuvres, motifs ornementaux ou typographies. Il les isole, les retouche et les recopie au crayon noir au moyen de calques. Ses compositions revisitent des langages visuels universels issus de différentes périodes historiques.

Le duo **Matteo Terzaghi & Marco Zürcher** utilise aussi des images existantes, en particulier des photographies. *Tower Bridge* est composé de photographies anciennes trouvées au hasard des marchés. Dans leur nouvelle articulation, ces documents ouvrent de multiples possibilités de narration subjective.

Ian Tweedy se définit lui-même comme un « hacker de l'histoire » qui a inventé sa machine à remonter le

temps. Il réalise des petites peintures sensibles à partir de documents datant de la guerre froide. Parfois il s'attaque à des objets, comme ce vélo, mémoire d'un temps de résistance, auquel il a accroché un fusil d'époque prêt à l'emploi.

En 1979, l'artiste californien **Jeffrey Vallance** réalise l'inclassable *Cultural Ties*. Dans une lettre accompagnée d'une cravate, il demandait à des personnalités internationales, le plus souvent des hommes politiques, une de leurs cravates en retour. Il en a reçu beaucoup, jointes à des courriers souvent révélateurs des mécanismes diplomatiques des différents pays.

Dans cette exposition, **Christian Robert-Tissot** est un cas à part. Son intervention résulte d'une proposition que nous lui avons faite de s'infiltrer dans le Festival *Visions du Réel* à Nyon, puis de prolonger son projet dans les espaces du Centre culturel suisse. Ses énoncés, réalisés sous forme de cartes postales, d'autocollants et de diapositives projetées avant les films, interrogent la notion de réel.

Marc Bauer
CH, né en 1975, basé à Berlin. Travaille avec la galerie Praz-Delavallade, Paris.
History of masculinity, Éditions attitudes, Genève, 2007.
www.marcbauer.ch

Alain Bublex
FR, né en 1961, basé à Lyon.
Travaille avec la galerie Georges-Philippe & Nathalie Valois, Paris.
Plug-in City (2000), Éditions Blaffer Gallery, Houston, 2005.

Matthew Buckingham
US, né en 1963, basé à New York. Travaille avec les galeries Murray Guy, New York et Konrad Fischer, Düsseldorf et Berlin.
Play the Story, 4 livres, coéditions Camden Art Centre et al, Londres, 2007.
www.matthewbuckingham.net

Mario Garcia Torres
MX, né en 1975, basé à Los Angeles. Travaille avec les galeries Jan Mot, Bruxelles et White Cube, Londres.
Newspaper, n°43, 2004, et n°45, 2005, Éditions Jan Mot, Bruxelles.

Alain Huck
CH, né en 1957, basé à Lausanne. Travaille avec la galerie Skopia, Genève.
Vite soyons heureux il le faut je le veux, Éditions JRP|Ringier, 2007.

Lamia Joreige
LB, née en 1972, basée à Beyrouth. Travaille avec la galerie Tanit, Munich.
L'autre et le temps, Alarm Editions, Beyrouth, 2004.
www.lamajoreige.com

Gianni Motti
Né en 1958 en Italie. Vit à Genève. Il mène une vie exemplaire.
Gianni Motti, Migros Museum für Gegenwartskunst, JRP, Zurich, 2004.

Estefania Peñafiel-Loaiza
EC, née en 1978, basée à Paris. Travaille avec la galerie Alain Gutharc, Paris.
La courbe de l'oubli, Le Cahier n°4, Galerie Paul Frêches, Paris.

Marco Poloni
CH, né en 1962, basé à Berlin.
Passengers, Éditions Verlag Für Moderne Kunst, Nürenberg, 2005.

Didier Rittener
CH, né en 1969, basé à Lausanne.
Travaille avec les galeries Evergreen, Genève et Lange-Pult, Zurich.
Libre de droits, Éditions attitudes, École supérieure des Beaux-Arts et Centre pour l'Image contemporaine, Genève, 2004.

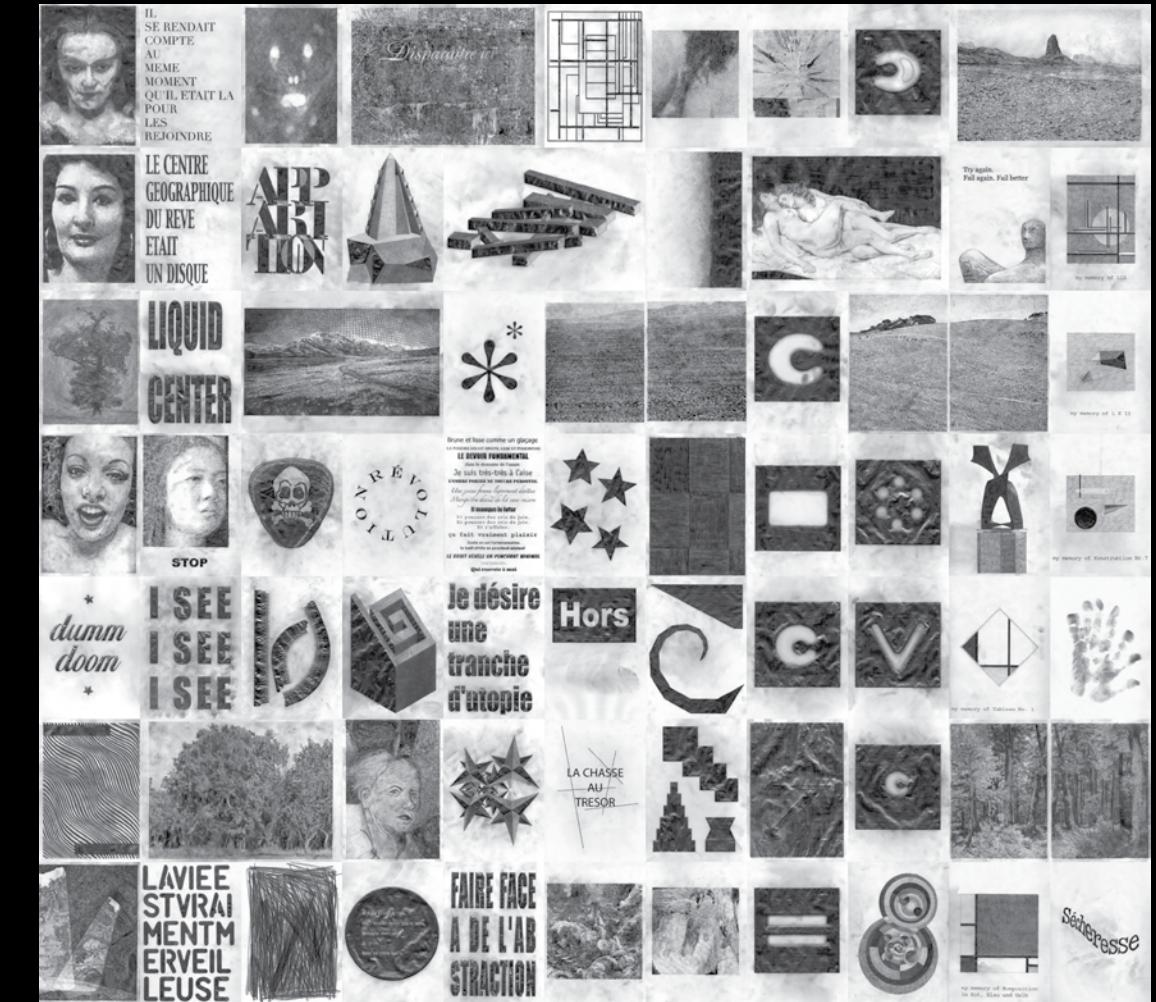
Christian Robert-Tissot
CH, né en 1960, basé à Genève.
Travaille avec les galeries Evergreen, Genève et Georges Verney-Carron, Lyon.
Update 07, Les Presses du réel, 2008.
www.chrt.ch

Matteo Terzaghi & Marco Zürcher
CH, nés en 1970 et en 1969, basés à Lugano et Zurich.
Da Qualche Parte Sulla Terra, Coll. Cahiers d'artistes, Pro Helvetia, Éditions Periferia, 2006.

Ian Tweedy
US, né en 1982, basé à Milan. Travaille avec les galeries Dabbeni studio d'arte contemporaneo, Lugano, et Monitor, Rome.
I'll Meet You at the Rendezvous, Éditions Gamec, Bergamo, 2008.

Jeffrey Vallance
US, né en 1955, basé à Reseda / Californie.
Travaille avec les galeries Bernier/Eliades, Athènes et Nathalie Obadia, Paris.
Relics & Reliquaries, Éditions Grand Central Press, Fullerton, 2008.

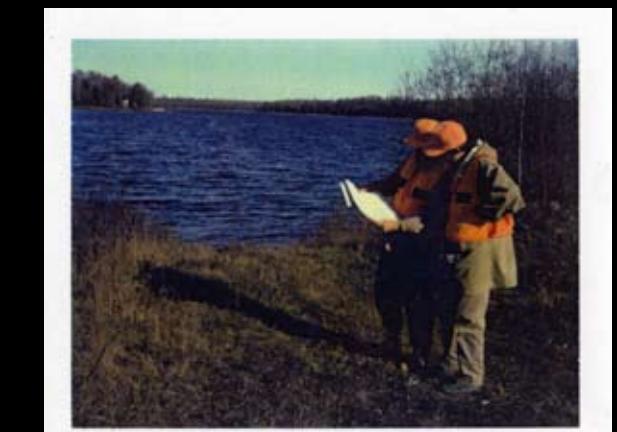
16.05 - 19.07
Usages du document



Didier Rittener, *Libre de droits*, 2001-2009, fragment.



Lamia Joreige, *Objets de guerre*, vidéo et objet, 1999-2006.



Alain Bublex, *Glooscap, 1^{re} mission d'exploration*, 1991-1994, fragment.

Pascale Kramer, virtuose du malaise

L'auteur de *L'Implacable brutalité du réveil* est l'invitée d'une rencontre littéraire. Elle-même a souhaité y convier deux auteurs qu'elle apprécie, Marie-Hélène Lafon et Nicolas Couchebin.

Par Isabelle Rüf

Dès qu'on entre dans un roman de Pascale Kramer, l'inquiétude vous habpe, sans qu'on sache bien pourquoi. On tremble pour les enfants, presque toujours présents, souvent maltraités, parfois gravement. La pitié vous prend pour ces jeunes femmes dépassées par leur malheur, leur ignorance, leur incapacité à formuler ce qui les trouble. *L'Implacable brutalité du réveil*, paru au Mercure de France en janvier 2009, est son huitième roman depuis *Manu* en 1995. Le plus abouti? Peut-être. Elle atteint là un dépouillement et une précision encore plus aigus. Dans *Les Vivants*, *L'Adieu au Nord* ou *Fracas*, elle faisait déjà preuve d'une grande maîtrise du détail qui révèle l'angoisse, du geste qui dit la peine, le travail, la tendresse inexprimée.

Pourtant, à la ville, Pascale Kramer est une jeune femme souriante, à l'humour pétillant, généreuse sans angélisme avec les autres écrivains, ce qui n'est pas si fréquent. Jamais elle ne joue à l'artiste. Les prix, les bourses, elle les accepte avec simplicité sans jamais les solliciter. Venue de Suisse vivre à Paris, elle travaille pour des agences de publicité, fait des traductions, tente de faire découvrir aux producteurs de cinéma les potentialités de romans français. Depuis six ans, elle passe plusieurs mois par an aux Etats-Unis, en Californie surtout. C'est là qu'elle a situé ses deux derniers romans.

Dans *L'Implacable brutalité du réveil*, seule avec son nouveau-né, une jeune femme découvre que les promesses de son enfance n'ont pas été tenues. Pourtant le soleil brille sur la piscine de la résidence, et son beau mari est gentil. D'où lui vient ce sentiment d'abandon? Elle a fait fausse route et il n'y a pas de retour. A peine le sait-elle, incapable de mettre des mots sur son désarroi, tout comme l'amie à qui la guerre en Irak a rendu un mari tout en prothèses. Ce sont les détails — une poussière, un objet, des paillettes de chocolat poisseux — qui sont chargés de transmettre le mal-être diffus.

Pascale Kramer a souhaité partager cette soirée avec deux autres écrivains. Ce qu'ils disent d'elle est révélateur. Marie-Hélène Lafon: «Entre Pascale et moi, ce serait d'abord une question de corps. De corps incarné dans les textes. J'ai été attrapée, comme on dit saisie ou empoignée, par ce qui, dans ses livres, tend la ligne verbale, la charge de charnel, à bloc. C'est gonflé, parcouru, habité comme une maison vivante ou comme un jardin; ça existe par tous les bouts. Une trace de pied bue par la lumière sur le bord de la piscine dit tout l'éteissant, et sa solitude, et sa douceur. C'est violent et c'est doux à la fois, ouvert, souple et donné. Quelque chose peut venir qui ne sera pas forcément le pire, même si...»

Et Nicolas Couchebin, l'ami suisse: «J'ai une grande admiration pour ce que j'apprécierais son intransigeance et sa pureté: elle est prête à sacrifier beaucoup — confort, argent, facilités de la vie — pour ne pas céder aux idées toutes faites. C'est l'une des personnes de ma connaissance qui fait le moins de concessions à la facilité, et j'admirer beaucoup ce trait de caractère. Pascale est pour moi un modèle de vie, j'essaie de me montrer aussi pur (avec plus ou moins de succès...). J'admirer de la même manière la pureté de son style. Je trouve son écriture «perlée», comme on pourrait le dire du toucher d'un pianiste. Là aussi, elle est intransigeante: elle cherche la mélodie exacte et tous ses efforts visent à la mettre en exergue en éliminant les parasites. La lucidité de son regard et ses efforts pour se montrer aussi juste et précise que possible, pour réunir sa manière de vivre et son art, me fascinent.»

26.05 / 20 H

Pascale Kramer

avec Marie-Hélène Lafon et Nicolas Couchebin
Rencontre animée par Isabelle Rüf



Des affinités humaines et littéraires

Ils ont en commun un rapport très fort au corps, au sort des enfants. Ils prêtent l'oreille au discours muet de ceux qui n'ont pas de parole, chacun sur un mode absolument singulier. Marie-Hélène Lafon, Nicolas Couchebin: Pascale Kramer a choisi d'inviter ces deux-là par amitié et par admiration, deux sentiments qui voisinent chez elle.

«Je les ai connus l'un et l'autre par les livres, et c'est donc par leurs livres que j'ai commencé à les aimer. Ce sont des gens précieux. Nicolas est un de ces rares très très intimes dont la compagnie et les avis accompagnent et enrichissent, Marie-Hélène une amie d'estime grandissante, une batailleuse dont l'affection se mérite et réjouit d'autant plus. La grande photographe Sabine Weiss dit: «Si je sors d'une exposition sans être affreusement jalouse, j'ai l'impression d'avoir perdu mon temps.» Par chance donc, je suis très jalouse de leurs talents, d'ailleurs diamétralement opposés.»

Ce qu'elle dit de Nicolas Couchebin

«De lui, j'envie l'audace imaginative, le foisonnement, l'univers fantasmagorique qui parle du réel avec une justesse décalée d'autant plus saisissante. Ce qu'il réussit m'est impossible, surtout dans son dernier livre, *La Théorie du papillon*, qui est mon préféré.»

Dans ce sixième livre, l'auteur valaisan emploie toutes les astuces pour (dé)voiler une réalité brutale: les récits de rêves, les lettres, les glissements vers le fantastique. Il en faut pour faire admettre l'excès de malheur: un père absent que sa mort révèle; une mère perdue d'alcool et de chagrin qui projette sur son enfant le venin qu'elle a reçu; un ogre; une vieille sorcière. Une girafe silencieuse permet enfin de transcender la malédiction, d'abolir le malheur. En 2008, *La Théorie du papillon* inaugurait la collection littéraire des Editions Infoil.

Ce qu'elle dit de Marie-Hélène Lafon

«Elle va plus loin que je ne pourrais jamais dans l'économie des mots et la rigueur du propos. Elle a un terrain bien à elle dont elle parcourt tous les recoins de livre en livre. On peut la lire le crayon à la main, impossible de souligner une seule complaisance, une seule facilité. C'est de la pure lucidité qui avance droit devant, et qui n'empêche pas l'amour, bien au contraire.» Cinq livres, romans et nouvelles, ont précédé *Les Derniers Indiens* (Buchet-Chastel, 2008). Là aussi, un lourd non-dit obère la ferme des Santoire. Le frère et la sœur, célibataires, vieillissants, taiseux, passent le temps en épant les voisins, féconds, débordants, «qui ont le goût de devenir». Peut-être la femme l'a-t-elle eu, ce goût, mais il a été soigneusement étouffé par la mère. Un frère, différent, en est mort. Celui qui reste, quelqu'un a-t-il voulu de lui? Marie-Hélène Lafon suggère par touches minuscules et précises des destins insoutenables. IR



Bureau Made in, projet de réaménagement du quartier Praille-Acacias, 2005

Les artisans du «Grand Genève»

Frontalière et internationale, confinée sur un territoire réduit, la ville met les architectes au défi d'ouvrir l'horizon. — Par Matthieu Jaccard

À TABLE!
28.05 / 20 H
Genève, ville internationale
Une table ronde animée par Matthieu Jaccard
avec les architectes des bureaux ADR, Group8 et Made in.

Depuis 2008, selon l'ONU, plus de la moitié de l'humanité vit en ville. En France comme en Suisse, cette tendance entraîne une reconsideration des découpages territoriaux. Les notions de métropole ou d'agglomération mettent en crise les limites départementales ou cantonales.

Dans le cas de Genève, qui partage 103 km de frontières avec la France et seulement 4,5 km avec le reste de Suisse, c'est même la pertinence des frontières nationales qui est interrogée. Alors que l'agglomération, qui s'étend du côté français et sur le canton de Vaud, se dote peu à peu de structures politiques à son échelle, certains architectes ont anticipé, voire dépassé ce mouvement. Ainsi, ADR, après des réalisations remarquées à Paris et à Zurich, développe aujourd'hui d'importants projets à Genève et à Lyon.

Internationale en tant que ville-centre d'une agglomération à cheval sur deux pays, Genève l'est également par les organisations qu'elle abrite. Dans son numéro le plus récent, la revue *Faces* s'intéresse aux aspects architecturaux et urbanistiques de cette caractéristique¹. Marquée par une série de projets abandonnés, du

palais de la Société des nations de Le Corbusier (1927) à la Place des Nations de Massimiliano Fuksas (1995, rejetée par la population en 1998), cette histoire prend un tour nouveau depuis quelques années. Une vague de concours a permis à de jeunes architectes de se faire remarquer.

Lauréat de plusieurs procédures, Group8 réalise aujourd'hui des projets pour le compte du CICR et de l'OMC, après avoir rénové le Centre international de conférences de Genève. C'est également au travers de concours, notamment celui organisé pour le réaménagement du quartier Praille-Acacias (2005, 2^e prix) que Made in, fondé par des architectes riches d'une expérience acquise dans des bureaux tels que Herzog & de Meuron ou OMA, a développé une réflexion pluridisciplinaire et attiré une attention dépassant les frontières helvétiques².

1. *Faces*. Journal d'architecture, n° 66, printemps 2009.

2. *Made in. Ré-Ecriture/Re-Writing*, Bruxelles: CIVA/A16, 2008.

www.adr-architectes.ch

www.group8.ch

www.made-in-network.com

Le jazz panoramique de Grand Pianoramax



Léo Tardin. © Marcelo Krasilcic

11 - 13.06 / 20 H

Grand Pianoramax & guests

Léo Tardin + David Murray + Anthony Joseph

+ Mike Ladd + Celena Glenn + Dominik Burkhalter

Sous son nom de machine de scène, le pianiste Léo Tardin est pour trois soirs en concert. Pas seul. David Murray, Anthony Joseph, Mike Ladd, Celena Glenn et Dominik Burkhalter le rejoignent avec des mots, du rap, du slam, du rythme.

Par Arnaud Robert

■ Mais qui est Grand Pianoramax ? Ce n'est pas Léo Tardin, pianiste genevois, lunettes cerclées et chemise à manches courtes, qui l'a pourtant inventé. Un mutant, plutôt, un guerrier de l'outre-jazz, qui n'en pouvait plus de tailler les bars à coups de standards, de remporter des prix de clavier (premier concours du Montreux Jazz Festival, 1999), d'être un pianiste parmi d'autres.

Tardin a donc fomenté Pianoramax. Un arsenal de vieux outils modernes – l'orgue Fender, le Moog –, de ces instruments qui bruitaient les invasions extraterrestres dans les films des années 70. Pianoramax, c'est Tardin plus une batterie : Dominik Burkhalter, un tapageur des peaux tirées, qui cravache ferme pour que la chose ne s'étire pas. Dans son album *The Biggest Piano in Town*, sorti chez ObliqSound, Pianoramax renonce au confinement. Jazz ? Non. Electro-Jazz, Acid, House ? Pas davantage. Pianoramax, c'est John Cage sur une table de vivisection.

Trois soirs. Une odyssée. Oui, Léo Tardin est Suisse. Mais il vit à New York depuis dix ans et se damnerait pour s'installer un jour sous le Château de Lisbonne, amoureux fêlé du fado et des ruelles pavées. Pour sa série, il rassemble des exilés de partout. Des Ricains d'Europe. Des insulaires d'archipel. Des poètes sans plume. La musique de Grand Pianoramax dit beaucoup des métamorphoses actuelles. Le jazz était une chose acide il y a quarante ans, qui volait aux comédies musicales, à la publicité, au vacarme bitumé sa substance séminale. Désormais, les jazzeurs piquent au rap, à l'électronique, au sample. Les esthétiques se défient, la pop se numérise et la rime s'offre en spectacle.

La musique aujourd'hui n'a plus d'argent, ni d'espace. Pianoramax rationalise. Joue en duo. Avec une voix, qui instille des poétiques urbaines dans le flot de rythmes. La voix de Mike Ladd, rappeur américain à Paris, déserte les ghettos du hip-hop contemporain. La voix de Celena Glenn, la plus belle chose qui soit arrivée au slam, sa rédemption, son côté punk. Elle débarque de New York avec une dégaine de parnassienne côtelée.

Pour le Centre culturel suisse, Pianoramax propose une création. Trois concerts tricotés large. Des invités dont il rêvait. Anthony Joseph, d'où vient-il lui aussi ? De Trinidad où il est né un jour de Diwali, de fête indienne, à mi-chemin entre la créolité caraïbe, les chapatis du jour et le tourisme de masse ? Ou de Londres, où il vit depuis longtemps, où il enseigne la libre expression, le *spoken word* et le *voodoo* funk aux enfants d'immigrés ? Le nouvel album d'Anthony Joseph (*Bird Head Son*), quoiqu'il en soit, vous fait l'effet de Gil Scott-Heron tout juste sorti de cellule pour reconquérir le langage.

Et David Murray. Il est arrivé après la plupart des Américains Rive-Gauche. Après l'Art Ensemble

of Chicago, après Archie Shepp, après Sunny Murray. Il appartient à cette troupe d'Américains grisés, réfugiés à Paris pour que le jazz devienne événement cosmique. Il y a vingt ans, à Manhattan, on parlait de Murray comme du saxophoniste ultime, le fils roué de John Coltrane et d'Albert Ayler. Aujourd'hui, il joue avec Cassandra Wilson, avec des Guadeloupéens d'Afrique. Il est devenu ce que chacun anticipait. Un miracle soufflé.

Difficile de décrire l'impression que font les concerts de Pianoramax. Un sérieux extrême qui menace toujours de déborder. Tardin enfile des microstructures, des basses huileuses, un tapis de club, sur lesquels sa main droite dérape. Il ajuste des scotchs, des signalétiques, sur ses claviers. Regarde le batteur. Change de vie. La musique n'est pas organique, elle est sanguine. Et puis, sur ces fausses simplicités qui forment le fond des choses, Tardin reçoit les scandeurs de passage. C'est l'ambiance magicienne. Des mots qui s'accrochent au vide. On se croirait dans les cafés poètes de New York, déplacés sur des pistes de danse.

Rien ne saurait présager de ces rencontres sur le fil électrique. Anthony Joseph qu'on a vu tangier, bouteille de rhum en main, parmi les colifichets d'un anamorphisme postmoderne. David Murray qui parvient à vous faire croire qu'il ne se soucie de rien, avant de basculer un instant plus tard dans un lyrisme aux dents serrées. Des géants, au fond, réunis sur la scène du CCS, histoire de voir venir. ■

Détail des concerts sur
 — www.ccsparis.com —
 — www.leotardin.com —



Celena Glenn. DR

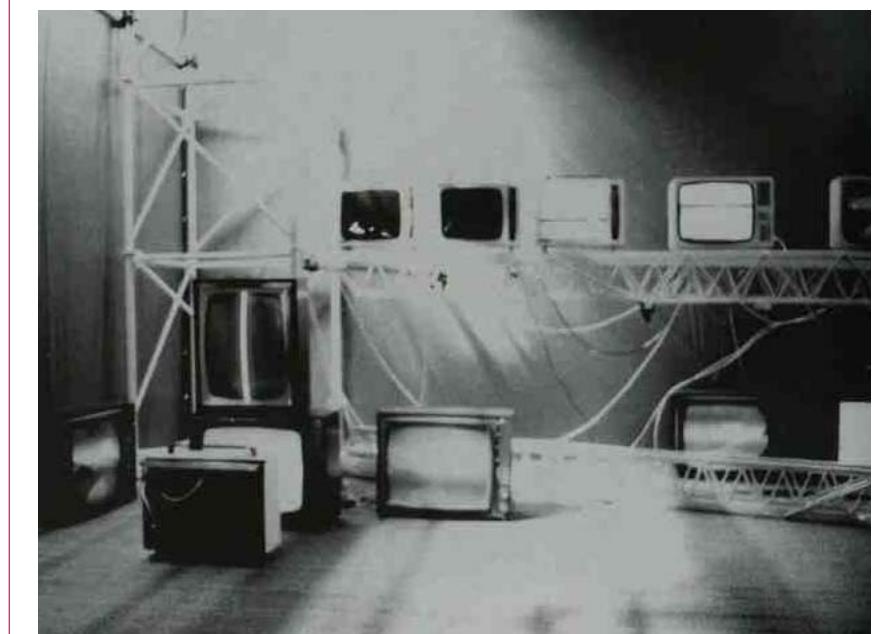


Mike Ladd. DR

À TABLE !

03.06 / 20 H

Jean Otth entre dans la collection Anarchive

Jean Otth, *Oblitérations* : abécédaire télévisuel II, 1973.

Débat animé par Anne-Marie Duguet, professeur à l'Université de Paris 1, chercheur à l'University of New South Wales, Sydney, directrice d'Anarchive. Avec la participation de Jean Otth,

Johannes Gfeller, directeur du projet AktiveArchive, Haute école des arts de Berne (HEAB) / Institut suisse pour l'étude de l'art, Jacinto Lageira, professeur en Esthétique à l'Université de Paris 1, critique d'art, Jean-Paul Fargier, enseignant à l'Université de Paris 8, réalisateur et critique.

La trajectoire artistique de Jean Otth est étroitement liée à l'émergence des nouvelles technologies. Sans jamais délaisser la pratique de la peinture, il a été un pionnier de l'art vidéo en Suisse dès le début des années 70 avant de réaliser des images assistées par ordinateur durant la décennie suivante, puis des installations qui associent en particulier des objets ou formes fixes et des projections d'images en mouvement. Autant de travaux présentés en Suisse ou dans les grands rendez-vous artistiques internationaux, comme la Dokumenta 6 de Kassel ou la Biennale de São Paulo qui lui décernait le prix Art et communication en 1973 déjà. Les nombreux développements de ce parcours évolutif sont désormais rassemblés dans Jean Otth... Autour du Concile de Nicée, 4^e volet de la collection Anarchive.

Cette collection, lancée en 1995, propose d'explorer l'ensemble de l'œuvre d'un artiste à partir d'archives diverses. L'objectif d'Anarchive est de faire connaître une part essentielle des pratiques artistiques contemporaines : installations, performances, vidéos, œuvres numériques, interventions dans l'espace public et d'en constituer une mémoire possible. Au-delà de l'analyse et de l'établissement nécessaire de bases de données, chaque titre est une création originale de l'artiste.

Le document multimédia consacré à Jean Otth vient ainsi s'ajouter à ceux dédiés à Antoni Muntadas (*Muntadas Media Architecture Installations*, Centre Pompidou, 1999), Michael Snow (*Digital Snow*, Centre Pompidou, 2002) et Thierry Kuntzel (*Title TK*, Anarchive/Musée des Beaux-Arts de Nantes, 2006). La collection se poursuivra avec des titres portant sur Paul de Marinis, Bill Viola ou Mona Hatoum, entre autres.

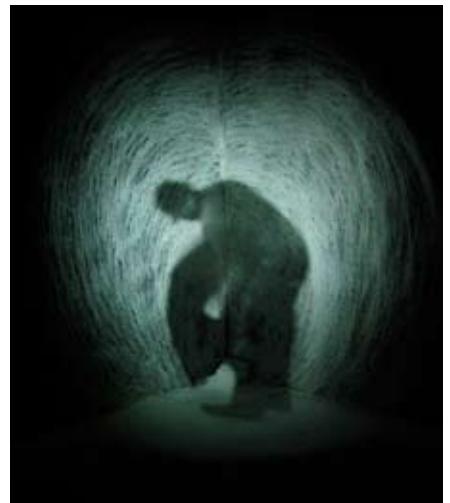
Jean Otth... Autour du Concile de Nicée est un objet à entrées multiples : un DVD rassemble vingt œuvres vidéos de l'artiste suisse, en intégralité ou en extraits. Un DVD-ROM contient le catalogue raisonné de son œuvre vidéo, ainsi que d'importants documents visuels sur ses installations et sur les travaux qu'il a réalisés dans d'autres médias : la peinture, la photographie et le numérique.

L'œuvre du vidéaste est abordée à travers treize « problématiques » révélatrices : mimésis, vidéo-miroir, perturbation électronique, limite, oblitération, projection, tautologie. Ces thèmes seront au cœur de la discussion publique suivant la projection du document. Anne-Marie Duguet/FG



Pendant trois jours,
un festival d'arts vivants qui se déploie
dans tous les espaces du CCS.

18.09.09
18H-23H



Jo Dunkel, collaboration Anna Geering
« Dead Funny III »
PERFORMANCE / petite salle

19-20.09.09 / 16H-23H
INSTALLATION / petite salle



Yan Duyvendak & Omar Ghayatt & Nicole Borgeat
« Made in Paradise »
PERFORMANCE



19.09.09
18H-23H

Compagnie L'Alakran, « Psychophonies de l'âme »
EXPOSITION VIVANTE / grande salle



Mika Vainio
MUSIQUE / salle de spectacle



Cindy Van Acker
DANSE / salle de spectacle

20.09.09
18H-23H



Compagnie Alias
« 0,5 % »
DANSE / salle de spectacle

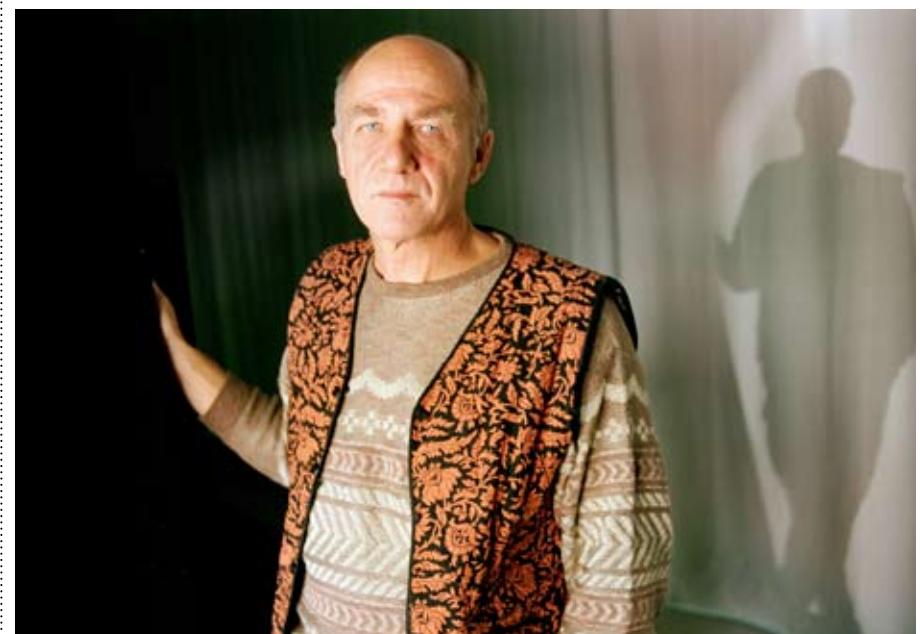


Kid Chocolat et Pascal Greco,
« Super 8° »,
MUSIQUE et FILM / salle de spectacle

« Ce ne sont pas les créateurs qui sont redevables aux lieux qui les accueillent, mais le contraire. »

René Gonzalez, directeur du théâtre de Vidy depuis dix-neuf ans, a amené au public lausannois le meilleur de la scène européenne. Il a fait du « théâtre au bord de l'eau » un vivier de créations, qui rayonnent loin grâce à des tournées et coproductions nombreuses. Quel est donc cet artisanat furieux qui fait la particularité de Vidy ?

Par Florence Gaillard



René Gonzalez. © Mario Del Curto/Strates

René Gonzalez est le directeur du théâtre Vidy-Lausanne depuis 1990. Né en 1943 à Paris, formé comme comédien à l'Ecole de la Rue blanche, il quitte les planches en 1971 pour administrer puis diriger le théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis. Il a aussi conduit la Maison de la culture à Bobigny puis l'Opéra Bastille à son ouverture, avant d'être appelé par Matthias Langhoff à Lausanne.

Le personnage, car René Gonzalez est indéniablement un personnage, consiste en un mélange explosif d'autorité et de modestie, de gouaille et de pudeur, de fierté et de détachement, entre nombre d'autres choses qu'il ne livre pas. Ses yeux bleu acier peuvent fusiller, ou regarder plus loin lorsque les questions l'assomment. Mais ils s'illuminent lorsqu'on lui demande ce qu'il a trouvé à Vidy: « *Tout!* » Il répète, sur tous les tons de la gamme des flambées amoureuses: « *Tout. Tout. Tout.* »

Ce ne sont pas là des postures de comédien, le premier métier de René Gonzalez – qu'il a abandonné abruptement, selon la légende officielle, lorsqu'il a comparé son jeu à celui des splendides Laurent Terzieff et Alain Cuny réunis dans *Tête d'or* de Claudel. Non, ses mots sont ceux d'un directeur de théâtre, d'un homme de lettres et de scène, avec une pleine carrière dans ses bagages. « *Tout* », depuis son arrivée dans la capitale vaudoise, « *a passé très vite* », comme un éclair intense. Et « tout » est né de presque rien. Appelé à Lausanne par le metteur en scène Matthias Langhoff qui dirigeait le théâtre en 1989 et voulait un bras droit administratif afin de poursuivre ses mises en scène, René Gonzalez est venu par amitié, par admiration

pour « Matthias », sans songer à du long terme. Mais quelque chose de très précieux s'est passé. Au cœur du « tout », il y a une « *histoire d'amour avec ce théâtre au bord de l'eau, avec cette ville, avec ce public dont l'ouverture et la fidélité continuent à me stupéfier* ». L'homme aime les mots, les formules et les citations. Ici, par exemple, tout tient dans Montaigne et La Boétie: « *Parce que c'était lui, parce que c'était moi.* »

Lui, c'est donc ce théâtre blanc dans un écrin vert, que René Gonzalez fait vivre, et magnifiquement, depuis vingt ans, alors que rien n'était prévu pour durer autant. L'esprit du lieu sans doute ? Le théâtre de Vidy n'était pas non plus prévu pour durer. En 1964, l'exposition nationale suisse s'est tenue à Lausanne. Le bâtiment créé pour accueillir les spectacles, et construit en toute sobriété par le peintre et architecte Max Bill, devait être démonté sitôt l'exposition terminée. Des gens du métier, le metteur en scène Charles Apothéloz en tête, et des responsables politiques ont eu la saine idée de trouver cet anéantissement trop absurde pour être admissible. Après les tergiversations d'usage, le théâtre de Vidy a donc survécu. Local, modeste d'abord, mais en phase avec son temps. Exigent, déjà. Ensuite est venu Matthias Langhoff, metteur en scène comme d'autres sont guerriers, habité d'idées brillantes. Gonzalez est arrivé modeste, peu après, mais il a mis en route une formidable machine, tant technique qu'artistique. La Suisse ne fait pas partie de l'Europe politique, mais elle fait indéniablement partie de l'Europe théâtrale.

Quarante-cinq ans après sa construction, le bâtiment de Max Bill compte trois salles de spectacles et un chapiteau extérieur lorsqu'il le faut. Le livre d'or de Vidy compte plus qu'il n'en faut de signatures prestigieuses. Avec, forcément, un penchant francophone.

Il n'y a qu'à voir ce qui se trame au moment de l'interview, à deux pas du bureau du directeur: Denis Lavant répète *Big Shoot*, de Koffi Kwahulé. L'acteur est déjà passé par là plus d'une fois. Quelque part à l'abri, on travaille à *Sous l'œil d'Edipe*, mis en scène par Joël Jouanneau en juin. Encore ailleurs, Jean-Quentin Châtelain doit s'imprégner de l'*Ode maritime*, le texte de Fernando Pessoa, sous la direction de Claude Régy, le magnifique. Ces deux spectacles, après création à Vidy, seront présentés au festival d'Avignon. Et puis, dans quelques minutes à peine, Michel Piccoli, un grand habitué des lieux, entre sur scène pour jouer *Minetti*. C'est ici que la pièce de Thomas Bernhard a été répétée et qu'elle devait être créée, si les aléas de la mémoire n'avaient empêché l'acteur de se produire comme prévu en décembre. Destin emblématique, *Minetti* a été présenté à Paris, au théâtre de la Colline, sans que le nom de Vidy n'apparaisse, ou si peu. On peut faire le même constat à propos des dizaines de spectacles produits à Vidy-Lausanne qui tournent chaque année sur les scènes françaises. « *Franchement, ce type de reconnaissance n'a aucune importance* », assure

René Gonzalez. Qui après tout, a grandi à Paris, y a dirigé plusieurs institutions théâtrales et en connaît mieux que quiconque les manières parfois égocentriques. Qu'il botte en touche avec une formule encore: « *Paris, c'est tellement loin de tout...* »

De Peter Brook à Josef Nadj, de Benno Besson à Jacques Lassalle, de Bob Wilson à Heiner Goebbels, tant de metteurs en scène ont conçu à Vidy leurs spectacles. Sans compter les cirques contemporains, des Arts Sauts à la Tribu iOta, de Zingaro aux marionnettes de Rezo Gabriadze. Et ces dernières saisons, la relève flamboyante, James Thierrée ou la paire Zimmermann & de Perrot. Il y en a eu tant, d'acteurs et d'actrices, d'auteurs, de liseurs... Les listes sont vaines, elles alignent des noms comme des ampoules éblouissantes et cachent l'essentiel. René Gonzalez, lui, sait bien ce que les gens de théâtre reconnaissent à Vidy, mais se défend d'inverser les rôles: « *Ce ne sont pas les créateurs qui sont redevables aux lieux, mais le contraire. Aucun artiste ne doit son existence à Vidy, ni à aucun autre théâtre, que je sache. Par contre, il y a des rencontres qui accélèrent le mouvement, qui rendent possible des envies.* »

Derrière ses murs épurés, le théâtre Vidy-Lausanne est une puissante base de lancement, l'équivalent d'un chantier naval. D'ici partent les spectacles, par dizaines chaque année, pour suivre leur carrière à l'étranger. René Gonzalez le raconte à sa manière affective et intense: « *Ce théâtre est une pouponnière de spectacles. Un lieu vivant de spectacles vivants. Ce qui distingue Vidy, c'est une circulation forte entre les humains. Mais fondamentalement, nous faisons de l'artisanat. Un artisanat furieux.* »

Comme René Gonzalez s'emporte volontiers, on lui parle d'argent, de raisons triviales capables d'expliquer la réussite. N'est-ce pas l'argent qui rend le théâtre plus aisés en Suisse qu'ailleurs? « *Complètement faux! Vidy a bien moins d'argent que beaucoup d'autres théâtres et s'autofinance à plus de 50%, grâce aux tournées de nos productions. Vous en connaissez beaucoup, des théâtres comme ça? Ici, on invente une utopie et on la gère. Mais l'équilibre est instable. Tout peut chavirer très vite.* »

L'artisanat furieux, l'utopie et les spectacles en voyage, René Gonzalez les organise avec une équipe dont il souligne l'engagement exemplaire. Il peut parler chiffres pour expliquer le fonctionnement de Vidy, mais ce n'est pas son vocabulaire de prédilection. Son glossaire à lui est amoureux. « *Un théâtre n'est ni à l'abri du réel, ni en dehors du champ économique, mais celui-ci ne doit pas dicter les choix. Le moteur, c'est le désir. Or, avec le temps, le désir s'émousse. Il faut le nourrir, toujours chercher à découvrir, à inventer. Ça demande de l'engagement et de la curiosité, mais j'ai toujours considéré comme un privilège d'être payé pour avoir le désir des choses.* »

A Vidy, René Gonzalez a le premier et le dernier mot sur la programmation. Il hérite les beaux textes, contemporains en bonne partie, et l'hybridation des modes d'expression. La recette de la saison parfaite n'existe dans aucun manuel. Tout est affaire d'équilibre et de coups de foudre. Le temps de citer Picasso – « *Je ne cherche pas, je trouve.* » –, René Gonzalez s'enflamme: « *Je suis en quête de vivant. En matière de création, il est essentiel d'oser, d'aller vers les jeunes pousses qui reboussent la forêt et de leur permettre de pousser. J'aime aller voir un spectacle et pouvoir le proposer à Vidy six mois plus tard. Notre structure permet cette réactivité. C'est ce qui nous distingue des grandes maisons nationales, où tout est si lourd que les programmations sont fixées trois ans à l'avance...* » ■



L'entrée du théâtre Vidy-Lausanne. © Mario Del Curto/Strates

COMMENT ÇA MARCHE?

A Vidy-Lausanne. Le théâtre emploie une équipe de base fixe de 25 personnes (administration et communication, ateliers de construction, accueil, etc.). Avec le personnel engagé temporairement sur différents projets, le nombre d'employés peut grimper jusqu'à une centaine.

Le théâtre propose annuellement une moyenne de 25 à 30 spectacles dans ses murs, attirant entre 80000 et 120000 spectateurs. L'année 2008 a dépassé cette moyenne avec 32 spectacles et près de 450 représentations.

Près de la moitié des spectacles présentés sont des créations maison, avec toute la gamme de services que cela implique: construction de décors, confection des costumes et accessoires, répétitions, créations son, lumière et vidéo, suivi technique, etc.

La diversité et le nombre élevé d'événements sont rendus possibles par le développement intense de tournées et de coproductions. Grâce à ce travail en réseau, Vidy finance 50% de son budget depuis plus de 15 ans.

A l'extérieur. La plupart des spectacles produits par Vidy-Lausanne partent en tournée en Suisse et à l'étranger (Europe, Asie). Le théâtre gère ces tournées simultanées, qui se montent à une vingtaine durant le printemps 2009.

En 2008, 600 représentations de 19 spectacles ont été données dans 14 pays. A ce bilan s'ajoutent les représentations de spectacles auxquels Vidy est associé en tant que coproducteur, sans être responsable des tournées.

Vidy et la France. Les tournées des pièces produites à Vidy-Lausanne ont lieu en bonne partie en France. Exemples récents, le spectacle *Öper Öpis* de Martin Zimmermann & Dimitri de Perrot, a été présenté à Paris au théâtre de la Ville et dans une dizaine de villes françaises. *Minetti*, de Thomas Bernhard, avec Michel Piccoli, a été présenté au Théâtre de la Colline, puis à Reims, Lyon, Grenoble, Lille et Toulouse. *La Seconde Surprise de l'amour* (pièce de Marivaux, mise en scène de Luc Bondy), coproduit entre autres par le théâtre Nanterre-Amandiers, a été récemment repris aux Bouffes du nord, et tourne depuis l'automne 2007. FG

Musée cantonal



des Beaux-Arts/ Lausanne

Hespérides III

Retour à Eden

Œuvres anciennes et modernes
de la collection. Œuvres contemporaines
de David Hominal, Alain Huck, Albert
Oehlen, Giuseppe Penone, Eric Poitevin,
Claudia Renna, Didier Rittener, Denis
Savary, Stéphane Zaech

19 juin – 6 septembre 2009

ma-je 11h-18h / ve-di 11h-17h
fermé le lundi / ouvert le 1^{er}août

Place de la Riponne 6
CH-1014 Lausanne
www.mcba.ch

Denis Savary, *Les sapins*, 2007, dv couleur, sans son, 2'21" © l'artiste

**LA
COMÉDIE
genève**

SAISON 09 | 10
Donnons-nous rendez-vous !

t +41 22 809 60 72
www.comedie.ch
Comédie de Genève
Boulevard des Philosophes 6

**BARBELO, À PROPOS
DE CHIENS ET D'ENFANTS**
Biljana Srblijanovic /
Anne Bisang
DU 29 SEPT. AU 18 OCT. 2009

ROBERTO ZUCCO
Bernard-Marie Koltès /
Christophe Perton
DU 28 OCT. AU 8 NOV. 2009

JOCASTE REINE
Nancy Huston / Gisèle Sallin
DU 19 AU 29 NOV. 2009

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI
Molière / Jean-Claude Berutti
DU 8 AU 15 DÉC. 2009

(A)POLLONIA
Krzysztof Warlikowski
DU 12 AU 15 JANV. 2010 AU BFM

Switzerland presents:

Silvia Bächli Swiss Pavilion

Fabrice Gygi Chiesa di San Stae

La Biennale di Venezia

53rd International Art Exhibition

7 June – 22 November 2009



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Swiss Confederation

Federal Department of Home Affairs FDHA
Federal Office of Culture FOC

www.bak.admin.ch/biennale09

+41 79 656 20 95

LE PRINCIPE D'INCERTITUDE

FUTUR ANTÉRIEUR - SÉQUENCE ÉTÉ 2009

mamco



EXPOSITIONS MONOGRAPHIQUES / 24 JUIN AU 27 SEPTEMBRE 2009

Thomas Bayrle
Denis Castellas

Nina Childress
Stéphane Dafflon

Deimantas Narkevicius
Maria Nordman

Musée d'art moderne et contemporain, Genève 10, rue des Vieux-Grenadiers - CH-1205 Genève
T. +41 22 320 61 22 - www.mamco.ch



THEATREDECAROUGE-GENEVE.CH / +41 (0)22 343 43 43

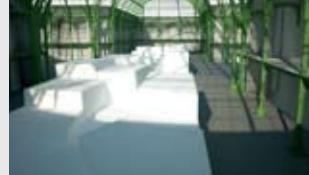
Longue vue sur l'actualité culturelle suisse en France / expos



© Nicolas Braekele



© Bendana / Pinel



DR

PHILIPPE RAHM La Force de l'art

Manifestation triennale, « La Force de l'art » offre une scène d'envergure à la création contemporaine en France, en cherchant à la rapprocher du grand public. Pour sa deuxième édition, « La Force de l'art » se déploie sous la nef du Grand Palais. Les trois commissaires, Jean-Louis Froment, Jean-Yves Jouanna et Didier Ottinger, ont associé à leur

projet ambitieux l'architecte suisse Philippe Rahm, pour son questionnement sur l'espace et les enjeux climatiques. Sous la spectaculaire verrière, sa *Géologie blanche* accueille les œuvres d'une quarantaine d'artistes résidents et les interventions (musique, spectacles, projections) d'invités en nombre. « Le Grand Palais est un monde en soi, immense », explique Philippe Rahm. C'est une bulle protégée des éléments naturels, sauf de la lumière. J'ai souhaité créer non pas un bâtiment dans le bâtiment, mais une sorte de planète. » Volumes jaillissants, jeu de plaques tectoniques, banquise accueillante, son aménagement est un vaste univers de matières, écrin d'un fourmillement attendu. Florence Gaillard
Paris, Grand Palais, jusqu'au 1^{er} juin.



DR

STEVE LUNCKER Festival Images singulières

Première édition d'un nouveau rendez-vous photographique qui inaugure la saison des festivals en France. A mi-chemin entre Arles et Perpignan, hauts lieux d'images, Sète crée le festival Images singulières, au service d'une photographie documentaire « engagée, sociale, politique, esthétique », selon son directeur artistique Gilles Favier.

Le photographe genevois Steve Luncker ne pouvait que correspondre à cette ambition, lui qui traite, sur le fil du rasoir, des sujets de chair et d'humanité malmenées. A Sète, il présente sa série *Xavier*, un ensemble de 96 planches-contact sur le jeune malade du sida que le photographe a suivi pendant plusieurs mois, jusqu'à sa mort. Entre eux deux, un échange fondé sur le portrait réciproque, le choix discuté des images. Dans la project room du CRAC, Steve Luncker montre aussi *Esthetic is Beautiful*, une série caustique et également trash sur la mode et les tentations délirantes de la chirurgie esthétique, ainsi que son film *Allianor, paroles de Russie* dans lequel il interroge un sans-logis à Genève. FG
Sète, CRAC Languedoc-Roussillon, jusqu'au 14 juin.

place < Autre chose. Les lieux et les contextes diffèrent, les objets et les personnes circulent, évoluent, tout comme leurs dénominations. Mais restent récurrentes les questions de flux, de déplacement, de transformation, de communication et d'échange. Au-delà de leur pouvoir évocateur, les *Valises pour Marcel* (des objets-videos, de formes et de couleurs diverses, placés sur des socles) contiennent la mémoire de leur propre voyage : sur des mini-écrans placés à l'intérieur des valises, des images en mouvement retracent leur passage de main en main et les transformations de l'environnement qui les entourent, celui de la ville de Rio de Janeiro. Sarah Glaisen
Paris, Galerie Bendana / Pinel, jusqu'au 6 juin.
— www.bendana-pinel.com

Expositions



© Eric Hattan

ÉRIC HATTAN Into the White

Comment un réverbère peut-il donner naissance à la fois à un espace neuf, à une œuvre et à un questionnement ? Eric Hattan dépose un sémaphore public dans la grande salle du Centre d'art de la ville d'Ivry, provoquant l'obstruction d'une sortie de secours. S'en suit la nécessité de libérer une issue jumelle, inutilisée depuis des lustres, d'extraire les amoncellements de matériaux accumulés dans ces oubliettes. Voici que des amas débarrassés retrouvent le droit à l'existence, et même, deviennent des objets d'exposition. Modifier discrètement et malicieusement notre perception, perturber un ordre inerte, inventer du neuf avec du vieux, de l'art avec du rebut, voilà ce que l'artiste bâlois affectionne. Quitte à agir chez des particuliers qui l'invitent à intervenir sur leur lieu de vie.

Au MAC/VAL, deuxième lieu d'exposition d'Eric Hattan, l'artiste a eu carte blanche pour ce type d'intervention. Il s'immisce dans l'accrochage de la collection permanente avec plusieurs de ses propres travaux, dont les plus anciens datent d'une vingtaine d'années. *Je reviendrais, Parcours 3 de la Collection du MAC/VAL* parle de quêtes individuelles, des constructions possibles de sa propre vie et de sa mobilité, que les voyages soient réels ou parfaitement imaginaires, passés ou à venir. FG

Ivry-sur-Seine, Galerie Fernand Léger, jusqu'au 14 juin.
Ivry-sur-Seine, MAC/VAL musée d'Art contemporain du Val-de-Marne, du 25 juin à fin octobre.



© Poitiers / Thomas Wey

MARKUS RAETZ Une image peut en cacher une autre

Les phénomènes optiques et l'ambiguité visuelle sont au cœur de cette exposition ludique, riche et rigoureuse qui rassemble quelque 270 peintures, gravures, sculptures et films au Grand Palais. Les œuvres, et dans celles-ci les divers moyens d'injecter d'autres images, témoignent de l'intérêt, ancien et toujours vif, que l'art porte au cache-cache. Trompe-l'œil antiques, visages prenant soudain vie dans des

Paris, Grand Palais, jusqu'au 6 juillet.

— www.rmn.fr



DR

MARC BAUER Laque

La collection du FRAC Auvergne vient d'acquérir une série de dessins de Marc Bauer. Un excellent prétexte pour une exposition, la première dans une institution française, alors que l'artiste participe dans le même temps à l'exposition collective « Usages du document »

Clermont-Ferrand, FRAC Auvergne, du 5 juin au 30 août 2009.



© Dein von Schawen

LEARNING FROM VERNACULAR – APPRENDRE DES CULTURES VERNACULAIRES

En 2004, Shigeru Ban a installé un studio temporaire sur la terrasse du niveau 6 du Centre Pompidou. C'est là que se dessine le Centre Pompidou-Metz, qui ouvrira ses portes en 2010. Depuis 2001, le Domaine de Boisbuchet accueille une structure analogue, construite par l'architecte japonais dans le cadre des ateliers que

ce lieu organise depuis 1996. Alors que Ban est un des exemples les plus significatifs de l'appropriation de solutions spatiales et de techniques traditionnelles par l'architecture contemporaine, le Domaine de Boisbuchet présente au public l'exceptionnel fonds d'architecture vernaculaire des Archives de la construction moderne, une institution de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL).

A l'heure où la disponibilité des ressources et les dégâts causés

à l'environnement nous somment de relever d'importants défis,

les maquettes présentées

– difficile sélection dans une

collection de 700 pièces – sont

un riche réservoir de pistes et de

redécouvertes. Matthieu Jaccard

Lessac (Charente),

Domaine de Boisbuchet,

du 5 juin au 4 octobre.

—

http://acm.epfl.ch

www.boisbuchet.org —

Scènes



© Claudio Wiers

PRÉSENCE SUISSE AU FESTIVAL D'AVIGNON

Il nous a emmené de Sofia à Paris dans *Cargo Sofia*, avec deux chauffeurs de camion bulgares. Il nous a fait connaître, dans *Airport Kids*, les jeunes élèves d'une école internationale, qui font très tôt l'expérience du monde comme « village global ». Aujourd'hui, le metteur en scène **Stefan Kaegi** nous plonge dans un univers sonore très vite identifiable : le Moyen-Orient, l'appel à la prière qui, de l'aube au crépuscule, rythme le temps et se superpose aux bruits et rumeurs de la ville et du village.

Quatre muezzins égyptiens sont les protagonistes de cette nouvelle création : un enseignant aveugle du Coran, un fils d'agriculteur et ancien conducteur de blindé, un électricien qui, après un accident, s'est mis à apprendre le Coran par cœur, enfin un vice-champion du monde de musculation. Dans une mosquée reconstituée, ces personnages procèdent à des ablutions et à des prières. Ils évoquent leur vie quotidienne qui risque de basculer depuis que le ministère des Affaires religieuses a décidé de réduire drastiquement le nombre de muezzins. Dorénavant, il leur faudra enregistrer et diffuser l'appel à la prière de façon synchrone et ordonnée, la vie moderne ne supportant plus la cacophonie des voix chevrotantes transmises par des haut-parleurs grésillants... Accueillie de façon mitigée par une certaine critique du Moyen-Orient qui considère, dans la lignée de la pensée d'Edward Saïd, que *Radio Muezzin* est un pur produit occidental, la pièce ne manquera pas de jeter un pont entre Orient et Occident – déroutant peut-être, salutaire sans doute.

Est-il acceptable de regarder l'Orient avec des yeux d'Européens ? Mieux vaut-il un Occidental qui regarde l'Occident droit dans les yeux ? Ça tombe bien, voici **Christoph Marthaler** qui s'en charge dans *Riesenbutzbach, eine Dauerkolonie (Butzbach-le-Gros, une colonie permanente)*. Avant d'être l'invité du festival d'Avignon comme artiste associé en 2010, le metteur en scène zurichois présente, lors de l'édition 2009, cette pièce dont le titre évoque autant Kafka que Dürrenmatt. Il impose un choc frontal avec les dernières heures de la société de consommation. Endormis dans le luxe européen, les protagonistes se montrent vissés à leurs priviléges et à leurs obsessions sécuritaires. N'ont-ils d'autre recours, à l'heure terrible du réveil, qu'un ramassis de formules de marketing pour sauver leur existence ?

L'Occident sous la loupe, c'est aussi ce que propose, à sa manière faussement improvisé, *Kairos, Sisyphe et zombies*, de la compagnie **L'Alakran** (Genève). Présentée au Centre culturel suisse en mars, où elle a convaincu un responsable du festival d'Avignon, la pièce, tout en rebonds caustiques, appelle à la lucidité, au réveil spirituel et politique.

Est-ce que nul océan ne sera jamais assez vaste ? Le cœur des hommes désespérément enfermé ? Le voyage inutile ? L'excellent **Jean-Quentin Châtelain**, seul en scène, donnera corps à l'*Ode maritime*, le sublime chant épique de Fernando Pessoa – ici sous son hétéronyme volontiers lyrique, Alvaro de Campos. La mise en scène de Claude Régy est une promesse de beauté. Katrin Saadé et Florence Gaillard

— *Radio Muezzin*, du 22 au 28 juillet (et à Annecy, Bonlieu Scène nationale, le 26 mai).

— *Riesenbutzbach, eine Dauerkolonie*, du 23 au 26 juillet.

— *Kairos, Sisyphe et zombies*, du 14 au 16 juillet.

— *Ode maritime*, du 9 au 25 juillet (et au théâtre Vidy-Lausanne, du 2 au 21 juin).

— www.festival-avignon.com



© Marc Vanappelghem

LES FOURBERIES DE SCAPIN Molière / Omar Porras

Voici que le malin Scapin croise le chemin du malin Omar Porras. Et voilà que cette rencontre entre un personnage de Molière et un metteur en scène semble une évidence qui devait tôt ou tard se concrétiser. A évoquer l'astuce, l'habileté et l'inventivité, l'esprit mordant, la cruauté ou le goût du jeu, difficile de distinguer ce qui vient du valet bouffon de ce qui vient du metteur

en scène colombien, figure de proue de la scène suisse depuis presque 20 ans. Dès ses débuts à Genève, sa compagnie Malandro a mis du poil à gratter dans un répertoire suisse qu'on dira patrimonial : *L'Histoire du soldat* de Ramuz ou *La Visite de la vieille dame de Dürrenmatt*. Elle a aussi poussé dans les extrêmes l'interprétation de *Maitre Puntilla et son valet Matti* de Brecht, ou celle du *Don Juan de Tirso de Molina*. Le valet Scapin livre une démonstration caustique du monde tel qu'il tourne. Le Malandro sait mordre, sous les masques, la poudre et les oripeaux, exactement là où ça blesse et fait aussi beaucoup rire. FG

Chambéry, espace Malraux, du 26 au 28 mai.
Lyon, La Croix-Rousse, scène nationale de Lyon, du 3 au 10 juin.
Montpellier, le Printemps des comédiens, les 17 et 18 juin.
— www.malandro.ch



en constante métamorphose, où les interprètes passent sans transition du ballet à l'acrobatie, au cirque, à la chanson. Cindy Van Acker figure aussi parmi les vingt-deux compagnies invitées par les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis. La chorégraphie cherche, à travers quatre pièces solo, un réglage affiné de la perception, la densité de formes minimales qui vont quêter la naissance du geste. FG

Simone Augterlonny, Bobigny, MC93, les 16 et 17 mai.
Cindy Van Acker, Saint-Ouen, Espace 1798, du 22 au 24 mai.

— www.rencontres-choregraphiques.com



© Carole Parodi

QUARTIER LOINTAIN Dorian Rossel

Hiroshi, la quarantaine avancée, qui veut comprendre pourquoi son père, autrefois, a mis les voiles. Hiroshi, adolescent, qui voudrait bien échapper à sa famille trop unie et trop protectrice. Ce qui relie ces deux âges d'un même personnage, c'est un magnifique scénario du bédéaste japonais Jirô Taniguchi, pour lequel il gagnait un prix à Angoulême en 2003.

Fable sur la cruauté du temps et la fidélité à soi-même, sur les liens qu'on recherche et qu'on refuse, le manga a inspiré le jeune metteur en scène Dorian Rossel. Son adaptation théâtrale d'un récit de bande dessinée a suscité des vagues d'élangs superlatifs lors de sa récente création en Suisse romande, si bien que le spectacle a fait s'ouvrir des carnets d'adresses et qu'il tournera en France cet automne.

Ballet limpide, émois cadrés comme dans les pages et les bulles, mais terriblement sensibles, la force esthétique de *Quartier lointain* sert un propos chargé de nostalgie mais aussi d'humour. Coup de maître. FG

Paris, Espace Monfort, du 22 septembre au 11 octobre.

Scènes



DR

SOLANGE LA FRANGE

DJ's, musiciens, créateurs de vêtements, graphistes, photographes... A leurs débuts, vers 2005, rien ni aucune discipline ne résistait à l'énergie foutraque des Veveysans de Solange la Frange. Tout n'était pas complètement maîtrisé, mais peu importe, la patate et la gnaque faisaient oublier les défauts techniques. Depuis un an, Julie et Tristan, les membres fondateurs du trio, ont choisi de se concentrer en premier lieu sur leur musique. Un coach les a aidés à focaliser leur énergie sur scène et en studio. Dans le même temps, leur électropop a pris des accents plus sombres, plus rock, plus subtils aussi. La sortie de leur deuxième album, *On mange ensemble, on mange ensemble!*, cet automne devrait confirmer que le groupe, à l'humour moins thé-dansante, ne ravale plus sa hargne. Dans l'intervalle, on les verra sautiller sur les scènes françaises pour la saison des festivals après plusieurs prestations en avril dans le cadre de la tournée du festival Les Femmes s'en mêlent. L'occasion de prendre une décharge « dans ta face » de beats féroces lors d'un show proche de la performance. Avec en hôte Julie, la chanteuse, qui s'agit en brandissant des banderoles et des panneaux réclamant la fête, entre autres onomatopées, Luca, le bassiste, qui la joue AC/DC et Tristan, qui maltraite ses machines en marcel et rouflaquettes géantes. La punk attitude avec des plumes autour du cou. Sylvain Menétry

Belfort, Les Eurocéennes, le 4 juillet.
Carhaix, Les Vieilles Charrues, le 18 juillet.
Brest, Astropolis Festival, le 8 août.



© Véronique Dupré

STIMMHORN

Il y a plus d'une décennie que se vérifie l'acuité de leur propos: Christian Zehnder et Balthasar Streiff, sortes de mutants de l'underground zurichoises, tissent leur toile entre des sons des origines – un cor des Alpes et le chant dynphonique qui appellent un chamanisme alpin – et la création contemporaine. L'art côté bucolique, le pont de béton qui a su épouser la prairie, les

bains thermaux de Vals par Zumthor, cette patte tout helvétique d'ironie, de nature glorifiée et de roche cassante, tout cela se tient dans l'univers de ce duo. Stimmhorn (*Stimme, la « voix » et Horn, le « cor »*) passe du théâtre musical à des exploits hybrides où s'ajoute l'accordéon haléant de Christian Zehnder, des basses électro ou des jeux de platines. Quelle que soit la formule, Stimmhorn est une ardente expression identitaire, le son d'une hyperculture verte, polyglotte, quêtant les débuts et les fins. A voir d'urgence car les membres du duo s'affirment séparément, de plus en plus, à d'autres investigations. FG

Villeneuve-d'Ascq, La Rose des vents, le 19 mai.



DR

FRANCISCO MEIRINO / PHROQ, MORFROM ET DAVE PHILLIPS

C'est un lieu de concerts et de fête mais surtout un laboratoire ouvert à toute sorte de musiques improvisées depuis 1991. La scène des Instants chavirés accueille pour une soirée spéciale, trois Suisses encore mal catalogués dans l'Hexagone. Outre le Lausannois Francisco Meirino, qui développe

ses sessions acoustico-électroniques sous le moniker Phroq, la scène de Montreuil accueille Dave Phillips, un performeur et bruitiste de Zurich. Il présente ses stupéfiants *field recordings*: des enregistrements d'insectes et de vie à ras la terre qu'il a réalisés durant plusieurs séjours au Vietnam. Histoire de rappeler la fabuleuse créativité sonore des peuples de l'herbe. La biodiversité passe donc aussi par les oreilles. A découvrir encore, le duo Morfrom, également zurichoises, formé du guitariste et échantillonner Julien Baillot et de Jeroen Visser au clavier, qui mêlent l'improvisation à la musique concrète. FG

Montreuil, Les Instants chavirés, le 11 juin.

— www.phroq.com
www.tochnit-aleph.com
http://morfrom.121234.net —



© Bertrand Peverelli

SOPHIE HUNGER

Sophie Hunger, qui se révèle assurément une fausse fragile, s'engage dans un grand chelem des festivals européens. Deux ans après son éclosion, dans une petite salle lausannoise puis au festival de Montreux, la demoiselle aux airs hésitants traverse désormais l'Allemagne et l'Autriche, la Suisse et la Grande-Bretagne, où elle pourra tester ses affinités avec un public anglo-saxon assez gâté pour être très averti. Serait-ce le début d'une carrière planétaire pour la Zurichoises ? En attendant, les seules dates françaises de sa tournée permettent de mesurer l'ampleur du phénomène Hunger: pas un des festivals mastodontes de l'été

hexagonal n'a oublié d'inviter l'auteur-compositeur-interprète de *Monday's Ghost*. Un conseil à l'intention de tous ceux que les cohues de juillet rebutent ou qui n'ont pas dégainé assez tôt leur réservation: Sophie Hunger chante en toute intimité, en juin, dans le merveilleux théâtre des Bouffes du Nord. FG

Saint-Laurent-de-Cuves (Manche), festival Papillons de nuits, le 31 mai. Paris, théâtre des Bouffes du Nord, le 24 juin.

Belfort, Les Eurocéennes, le 4 juillet.

Rennes, festival Les Tombées de la nuit, le 9 juillet.

La Rochelle, Les Francofolies, le 10 juillet.

Lyon, Les Nuits de Fourvière, le 23 juillet.

— Autres dates de concert sur www.myspace.com/sophiehunger —



DR

LARYTTA

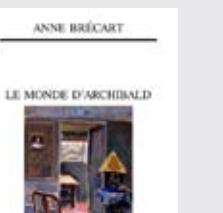
Adepts de « plaisirs difficiles » sur leur second album *Difficult Fun*, les deux Lausannois de Laryta ne sont pourtant pas des durs à jouir. Surtout pas sur scène. Après une tournée en Chine et aux États-Unis, ils font wrombir le parc André-Citroën durant le festival Toulouse, festival Les Siestes électroniques, le 28 juin. Paris, festival Sous la plage, le 12 juillet.

La difficulté chez ces deux chats fou à crinière brit-pop et grosses lunettes, ce serait davantage la complexité de leurs morceaux, fruits d'innombrables influences musicales qu'ils ne cherchent pas à hiérarchiser mais qu'ils malaxent avec gourmandise. On voyage, en simultané, dans les plaines maliennes de Amadou et Mariam et en décapotable sur la côte ouest-américaine, tout en faisant un stop ravitaillage dans les clubs berlinois.

Voilà de la pop électronique qui grince, qui piaule et qui suppone sur des textes parodiques propres à faire passer la frime gangsta rap pour de l'esbroufe. SM

Toulouse, festival Les Siestes électroniques, le 28 juin.

Paris, festival Sous la plage, le 12 juillet.

LE MONDE D'ARCHIBALD
Anne Brécart

Au cœur du monde d'Archibald, la maison du lac: une demeure bourgeoise avec ferme attenante. Le silence y est doux « comme un pelage d'animal ». Archibald et son épouse doucement égarée font peu de bruit. Il peint,

obsessionnellement, des blasons héraldiques aux vives couleurs. Ses filles ne reviennent que rarement, agacées par cet univers immobile, hanté. La narratrice, elle, y trouve un refuge contre les agressions du siècle, un centre où ancrer sa vie bousculée par le nomadisme parental. Dans ce troisième roman, Anne Brécart capte avec finesse la dérive vers la mort, qui est, bien plus que celle de deux vieillards, celle d'une façon de se taire, d'un art de vivre en sourdine. La violence est là, tapie. Parfois elle explode: un accident fatal à un jeune homme; le trafic d'armes que mène le valet kosovar; l'initiation crue à la sexualité.

A la fin, quand leur maison est partie en cendres, ne reste qu'à héberger les morts dans son cœur. IR

Editions Zoé.

LA SEMAINE PROCHIENNE, PEUT-ÊTRE
Alberto Nessi

Dans *La Saison prochaine, peut-être* (*La prossima settimana, forse*), le poète et prosateur Alberto Nessi donne sa voix à une figure émouvante de la lutte ouvrière: José Fontana, né en 1840 au Tessin et mort précocelement en 1876 à Lisbonne. Sa vie aura

été aussi intense que brève. Celui qui rêvait de changer le monde et de donner une chance à tous les démunis fut membre de la Première Internationale, l'un des organisateurs du mouvement ouvrier portugais, fondateur du mouvement socialiste, rédacteur d'un journal engagé et libraire. Alberto Nessi investit de sa subjectivité la figure de son compatriote pour livrer une réflexion vibrante sur le désarroi de l'humanité et l'urgence de la solidarité. Sauvant de l'oubli public un personnage emblématique qui a beaucoup à nous dire en ces temps d'incertitudes sociales, Nessi livre un magnifique roman à la prose empreinte de poésie. On ne peut que saluer Bernard Campiche pour avoir très vite fait traduire ce livre publié en 2008 chez Casagrande. SF

Bernard Campiche Editeur, traduction d'Anne Cuneo.

LA CIRE PERDUE
Olivier Sillig

Écrivain, cinéaste, plasticien, Olivier Sillig pratique le mélange des genres. Ses livres aussi promènent sous différentes étiquettes — science-fiction, polar, roman historique — des interrogations sur l'identité sexuelle et sur la nature des relations humaines. Depuis *Bejaurd* (L'Atalante, 1995, repris en Folio SF), Sillig a publié cinq autres romans, dont *La Cire perdue*, certainement son livre le plus ample et le plus abouti. On est en 1492, l'Amérique vient d'être découverte, mais le troupeau

d'enfants sur lequel s'ouvre le récit ne le saura jamais. Réfugiés dans les cendres d'un village en ruines, ils sont déjà bleus et ne vivront pas au-delà du premier chapitre. Seul Tiécelin, 7 ans, sera sauvé. Emmené par Hardouin, un vieil homme qui fait métier d'exhiber de foire en foire un hermaphrodite conservé dans l'alcool, « la Chose ». *La Cire perdue* est un vrai roman picaresque, avec succès, déboires, rebondissements. A la paire improbable du vieillard et du gamin vient s'agglutiner tout un cortège de fous: une enfant aveugle, un idiot, une travestie réscapée des délires de Gilles de Rais, et même une tortue. Le récit suit l'errance de la petite troupe en des temps déraisonnables. Les récits enchainés enrichissent le fil principal et témoignent de la démesure de l'époque. Olivier Sillig sait l'évoquer avec une économie de moyens et une générosité qui la rend proche et même contemporaine. Même s'il laisse entendre qu'il s'agit là d'un conte sans fin. Isabelle Rüf Bernard Campiche Editeur.

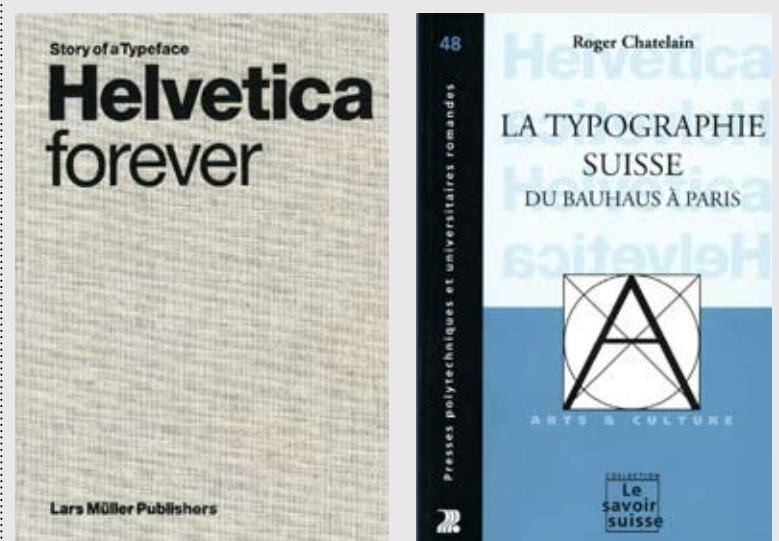
LES FORMES DU RELIEF
Jérémie Gindre

Un périple dans les Alpes suisses dont la contemplation n'est interrompue que par les dialogues triviaux d'un frère et d'une sœur. Le *small talk* vain des invités d'une noce. Un voyage en Floride où l'on découvre mieux la vie des

alligators. La visite, avec un petit garçon mal connu, d'un parc d'attraction préhistorique. Et les très discrètes incursions de Karine, l'ancienne compagne. Voilà quelques-uns des épisodes de la vie de Douglas, un jeune géologue genevois au profil incertain. Le narrateur les juxtapose comme les anecdotes disparates d'un quotidien voué essentiellement à l'observation du décor. Jérémie Gindre décline en littérature ce qui est souvent au centre de ses activités de plasticien: un rapport visuel et encyclopédique à la nature — animale, géologique, végétale — et un regard discrètement ironique sur l'homme qui la marque de sa trace souvent grotesque. FG

Editions Dasein et Circolo Palmer Heldrich.

Arts


**HELVETICA FOREVER
LA TYPOGRAPHIE SUISSE, DU BAUHAUS À PARIS**

Quand Max Miedinger a conçu sa typographie en 1957, même la plus déliante des mythomanies n'aurait pu prévoir le succès de l'Helvetica, reine des polices sans empâtements, donc reine des titres, des noms de compagnies d'aviation et de tout ce que la société de la fin du XX^e siècle a nécessité en signalétique. Max Miedinger n'avait pas conçu non plus que l'Helvetica deviendrait un objet culte bien au-delà de la secte des graphistes: l'éditeur Lars Müller a rendu hommage au destin de cette fonte en 2004, dans un petit livre rouge qui fut un vrai et inattendu succès populaire. Aujourd'hui, un deuxième opus grand format raconte en détail la *story of a typeface*, en 800 photos et à partir des archives d'Alfred Hoffmann, directeur de la fonderie où ont été réalisées les premières fontes. *Helvetica Forever* fait défiler les nombreuses vies de l'Helvetica, un caractère de caractère capable de neutralité néanmoins – il fallait bien cette étrange caractéristique vu le nom que Miedinger a donné à sa création. Beaucoup plus modeste dans le format, sans une once de branchitude mais fourmillant d'informations, *La Typographie suisse, du Bauhaus à Paris*, de Roger Chatelain refait l'histoire d'un style, avec ses sources, ses recherches et ses dogmes. Dans une collection cousine des *Que sais-je?*, ce petit livre évoque un cheminement artistique effervescent et les grands noms qui, dans le pays de l'Helvetica, ont aussi fait pousser le Futura, l'Univers ou le Frutiger. FG

«Helvetica Forever, Story of a Typeface», Editions Lars Müller.
«La Typographie suisse, du Bauhaus à Paris», par Roger Chatelain, Editions PPUR.


**NOUS SOMMES TREIZE
À TABLE**
René Burri

René Burri a depuis longtemps l'âge des hommages. Non parce que le photographe zurichois vient de fêter ses 75 ans, mais parce qu'il a marqué l'iconographie mondiale dès les années 50. Intronisation à l'agence Magnum à l'âge précoce de 23 ans, photos définitives de Che Guevara au cigare en 1963, des architectures du Brésil utopiste imaginé par Oscar Niemeyer. Ou ces portraits de Picasso, qu'il a longtemps poursuivi sans succès avant d'en être l'invité opportun pour un repas où, selon le peintre, il ne fallait

surtout pas être «treize à table». Supersticius comme Picasso ou pas, René Burri a dit souvent, politesse de photographe, que c'est la chance qui l'a fait se trouver au bon moment au bon endroit. Encore fallait-il reconnaître cette chance, déclencher le «troisième œil», puisque «les images sont comme des taxis aux heures de pointe, si l'on n'est pas assez rapide, c'est un autre qui les prend».

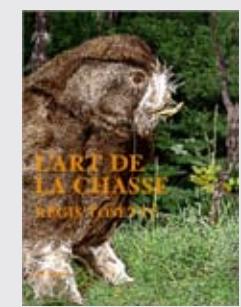
L'éditeur alémanique Dino Simonett célèbre la carrière du photographe en lui consacrant un troisième livre, dont le format bande dessinée et la reliure jouent d'un clin d'œil évident à Tintin, autre habitué des longs courriers aventuriers. On y retrouve des portraits d'artistes ou d'hommes politiques, des fac-similés de couvertures de magazine comme le *New York Times Magazine* ou *Du*. S'y ajoutent heureusement des inédits en couleur tirés d'archives, alors que Burri saisissait les métamorphoses de la société chinoise ou les mains effilées d'Alberto Giacometti dans son atelier parisien. FG

Editions Dino Simonett.


WHAT YOU SEE
Luciano Rigolini

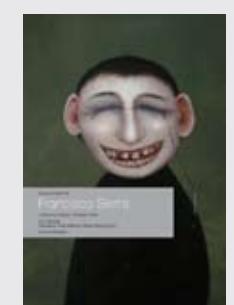
Ici le photographe a été non pas preneur de vues, non pas doigt qui clique. Plutôt chineur et dramaturge, œil au travail. Luciano Rigolini, photographe tessinois, a glané dans les brocantes, au hasard des échoppes ou sur Internet, de ces photos d'amateur dont le sceau est celui de la spontanéité, de la tentation esthétique, de l'affectif aussi. Détails d'une architecture, d'un paysage, d'une présence humaine,

Editions Lars Müller / Fotostiftung Schweiz.


L'ART DE LA CHASSE
Régis Tosetti

Sur la couverture, de profil une drôle de bête: œil marron, dents de phoque plantées à l'envers dans une broussaille de poils, pelage tacheté qui festonne jusqu'aux fortes pattes de cette chimère. Une cible qui ressemble à une proie improbable. Des chasseurs en proie à leur passion. Visages tendus, corps maculés de boue,

Editions JRP|Ringier.


**COLLECTION
CAHIERS D'ARTISTES
Huit monographies**

Pour des artistes suisses prometteurs qui évoluent dans le domaine des arts visuels, c'est l'occasion d'une première monographie de très belle qualité. Chaque année depuis 1997, sept ou huit d'entre eux sont ainsi sélectionnés sur candidature pour

signes d'époques ou jaunissements qui appellent spontanément des datations. Dans les 107 instantanés qui forment *What You See*, la structure prend le pas sur le sujet photographié, jusqu'à approcher l'abstraction. Sorties de leur contexte et des albums où elles écrivaient des parts de biographie, ces images ont été réorganisées par Luciano Rigolini selon une logique à la fois onirique et formelle, discrète, voire secrète, mais palpable. Voilà comme un bureau des objets trouvés que son gardien organise en exposition. Les instantanés y sont liés entre eux comme les mots d'une même langue, étrangère mais chargée en force poétique.

Présenté à la Fotostiftung de Winterthur en 2008, l'ensemble de Luciano Rigolini a fait l'objet de ce très beau catalogue au format réduit, qu'on ouvre comme une boîte à secrets et feuillette le nez dans les pages. FG

Editions Lars Müller / Fotostiftung Schweiz.

en alerte, parfois griffés de sang. Passation des gestes de la chasse au plus jeune sur fond de frondaisons initiatiques; tuer, saigner, dépecer, éviscérer puis revenir avec la bête. Le designer graphique lausannois Régis Tosetti propose une mise en scène savante d'images trouvées sur le net et rejouées pour l'occasion. Fascinante découverte que cet univers réglé par des codes qui fixent une typologie iconographique constante. Ces images plus vraies que nature ne sont que fiction. Elles sont renforcées par des citations en caractère Gouip (!) à portée philosophique et pratique. A la fin du livre, un journal intime déploie le matériel à l'origine de ces natures mortes. Tout à la source, une tête de chevreuil empêtrée qui trônaît, juste au-dessus de la télévision, dans le salon de la grand-mère de l'artiste. Florence Grivel

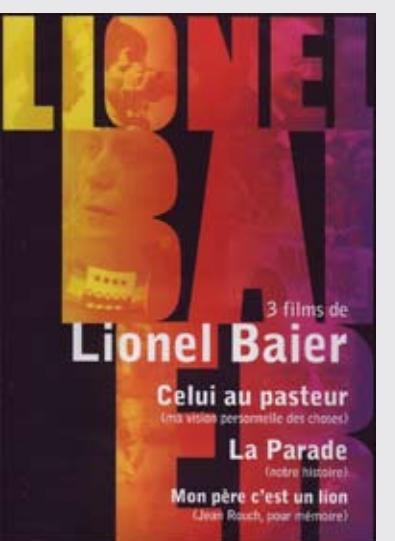
Editions JRP|Ringier.

constituer la collection Cahiers d'artistes de Pro Helvetica, publiée depuis 2006 par la maison d'édition Peripheria. Les bénéficiaires s'impliquent largement dans la publication, choisissant entre autres l'auteur du texte qui présente leur travail. Tiré à 1200 exemplaires, chaque cahier est bilingue, édité dans la langue maternelle de l'artiste et dans une deuxième langue de son choix.

En 2009, la collection s'agrandit de huit monographies consacrées aux Frères Chapuisat, à Aldo Mozzini, Sladjan Nedeljkovic, Franziska Furter, Ana Roldán, Marie Velardi, Marianne Engel et Francisco Sierra. FG

Pro Helvetica / Editions Peripheria.

Films en DVD


CELUI AU PASTEUR / LA PARADE / MON PÈRE C'EST UN LION
Lionel Baier

Un autre homme est sorti en mai sur les écrans français. Plutôt bien accueilli au festival de Locarno 2008, ce dernier film de Lionel Baier a divisé la critique en Suisse romande. Forcément: ce petit film en noir et blanc ose une critique des médias, et de la critique cinéma en particulier, corsée et pleine d'humour. La vitalité de Baier à filmer est patente. Pour preuve, ce DVD qui regroupe les trois premiers films, tous des documentaires, du jeune cinéaste.

Le premier, *Celui au pasteur* (2000), est peut-être le plus émouvant: Lionel Baier le consacre à son père, pasteur et capitaine à l'armée. Un père qu'enfant il a perçu comme terrifiant, qu'il a méprisé adolescent, et avec lequel il retisse un lien fort par ce film où règnent amour, respect et esprit critique. Personnel, intime même, ce film révèle l'évolution d'une terre vaudoise où les valeurs traditionnelles – autorité, famille, patrie – perdent de leur caractère indiscutable. Y apparaissent déjà les qualités du cinéaste: empathie pour ceux qu'il filme, grande liberté de filmage et capacité à donner à des propos *a priori* privés une portée universelle.

La Parade (2002) raconte la bataille menée par six filles et un garçon pour organiser en 2001 une Gay Pride à Sion, haut lieu du conservatisme et du catholicisme helvétique. On y découvre non seulement les louvoiements des autorités politiques, les basses attaques des milieux homophobes, mais aussi les déchirements internes à la communauté homosexuelle, entre militants purs et durs et engagés plus timides. L'art de Baier consiste à filmer tout ce monde avec respect et attention, et à se mettre lui-même en question en passant devant la caméra.

Mon père c'est un lion (2002) est un hommage à Jean Rouch, interviewé au moment où le musée de l'Homme va être démantelé. Baier réalise un portrait très touchant de ce «vieux lion» évoquant son travail, les premières caméras légères, les débuts de la Nouvelle Vague... A l'évidence, un père de cinéma pour le cinéaste suisse romand. Serge Lachat

Editions Saga Production / VPS prod.


SUPER 8[®]
Kid Chocolat & Pascal Greco

L'objet se trouve au rayon «disque» depuis sa sortie en France début mai. Mais *Super 8* est bien davantage un «album-film concept», une création bicéphale du cinéaste Pascal Greco et du musicien Kid Chocolat (musique). Le son a inspiré le montage, les images ont suscité la musique. Pas de poule ni d'œuf dans cette genèse-là, juste de l'interaction du début à la fin.

Pascal Greco, caméra super 8 en main, a récolté des morceaux de ville – Tokyo, Montréal, Berlin, Genève –, avalé des rails sans fin, retenu des façades immenses et beaucoup, beaucoup de lumière. La lumière des fenêtres de mégapoles vides d'humains, celle du soleil sur une fleur ou celle, superbe, des ampoules colorées d'un *luna park*.

Kid Chocolat colle au spleen des images, rajoute une couche de gris dans l'atmosphère ou soumet la palette visuelle à l'injonction des guitares et de beats. Fusion très aboutie du son et de l'image, *Super 8* marque de son grain, fait éclater la poésie des carrousels et des skate-parks où les vélos s'envolent. FG

Poor Records.

Musique


ANTIMATIÈRE
Jérémie Kisling

«On voudrait rester lucide, garder toutes les cartes en main / La vie c'est savon liquide qui délage les humains / Mais avant que tout s'oxyde, j'aimerais bien trouver quelqu'un / Trouver quelqu'un qui me guide, tout gentiment vers la fin.» Accès de blues chez Jérémie Kisling? Oui, et pas seulement dans l'excellent titre «Savon liquide», où il montre, comme dans «Prends de l'air»,

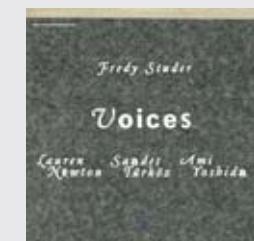
des timbres et des arrangements dignes d'un Rufus Wainwright au crépuscule. Le climat est souvent sombre mais le Lausannois a la complainte élégante, la simplicité implacable et il ose des mélodies fondantes, les plus câlins de sa discographie à trois pièces désormais.

Après *Monsieur Obsolète* (2003) et *Le Ours* (2005), Jérémie Kisling sort – en mai en Suisse et fin août en France – son troisième album.

Antimatière s'ouvre sur une ballade swing du même nom, qui fait tout ce que sait faire une bonne chanson: coller aux oreilles.

Avec un même profil «tubesque», et puissant allègement dans les seventies, on choisit «Rien qu'un ciel», chanson de bal roborative semi-rockeuse et pleine de clins d'œil. FG

Sony Jive Epic.


VOICES
Freddy Studer

De la musique improvisée empruntant aux folklores leurs secrets. L'Américaine Lauren Newton, la Turque Saadet Türköz et la Japonaise Ami Yoshida se préoccupent plus d'ambiances sonores que de chants. Des chemins de traverses qui rejoignent les préoccupations du percussionniste lucernois Freddy Studer. Avec *Voices*, il présente son versant le plus intimiste. Oublions alors le spécialiste du jazz de Wayne Shorter. Comme lors de ses concerts solos, Studer frotte, frappe, lance. Il caresse son

arsenal de résonances. Il opte pour le groove lancing à l'heure d'épouser le chant de muezzin mécanique de Saadet Türköz. Et lorsque la chanteuse se tourne vers des ritournelles douces, il trempe ses mains dans l'eau. Clapotis émouvants.

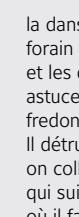
Ami Yoshida va très loin, grince, mute, imite les oiseaux blessés. Alors Studer reprend ses mouvements de batteur traditionnel et son impact mat offre presque l'équilibre, même si le but n'est pas là. Malgré l'étrangeté sombre de son timbre, l'Américaine Lauren Newton est la seule à proposer des morceaux de phrases elliptiques. Elle chante sans lyrisme. Un opus très expérimental, donnant parfois dans l'épouvante, mais qui, lorsqu'on l'écoute attentivement, se préoccupe très sérieusement de paysages. Alexandre Caldara

Unit Records.

la danse et le théâtre. Son disque forain respecte les codes du folk et les détourne. Il y cache des astuces comiques ou gulanantes, fredonne la vie des héros fatigués. Il détruit les mélodies comme on colle du sparadrap sur un arbre qui suinte la sève, et s'arrête là où il faut. Il emmène les canards de la danse dans une polka hybride, tsouin-tsouin.

On entend Tom Waits dans la rigueur bohème, on voit les étoiles du cirque. Sans la virtuosité souveraine du guitariste Bill Frisell, mais avec une même élégance, il utilise pédales et effets pour transformer la country en une plaine cabossée. Les frites dans l'huile et les spaghetti de Sergio Leone valsent ensemble. Parfois malgré l'ironie, la musique nous plonge dans la mélancolie et cela ne manque pas de charme. AC

Radiogram Records.


PIERRE OMER
Pierre Omer

Et si le folk devenait une discipline helvète... On y croit en écoutant le premier album de Pierre Omer. Désinvolture lyrique, boucles entêtantes de guitare ou d'accordéon, voix trop mystérieuse pour sembler lasse. L'auteur-compositeur genevois écrit en anglais des comptines tortueuses, démangées par des zinzins et une fille dans le lac. Pierre Omer compose pour le cinéma,

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Paraît trois fois par an.

Le tirage du 2^e numéro
8000 exemplaires

L'équipe du Phare

Les codirecteurs de la publication:
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

La responsable de rédaction: Florence Gaillard
Les graphistes: Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejoud

La secrétaire de rédaction: Maryse Charlot

Le photographe:
Alain Touminet, Printmodel, Paris

Les imprimeurs: Deckers&Snoeck,
Zwijndrecht/Anvers.

Le journal est composé avec les polices
de caractères B-Prohelia,
Chronicle et Maurea.
Il est imprimé sur Cyclus offset 100 % recyclé.

Dialogue avec les lecteurs

Pour nous communiquer vos remarques,
faire paraître une annonce pour
vos événements ou recevoir *Le Phare*
à votre adresse, contactez-nous:
32 et 38, rue des Francs-Bourgeois,
75003 Paris
+33 (0) 1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Services

Les livres, disques et DVD présentés
dans nos pages MADE IN CH sont disponibles
à la bibliothèque du Centre culturel suisse.

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccsparis.com/lephare

© *Le Phare*, mai 2009

Centre culturel suisse de Paris

Exposition / salle de spectacle
38, rue des Francs-Bourgeois
(au fond du passage)
me - di 13h - 20h. Nocturne je jusqu'à 22h

Bibliothèque de consultation
32, rue des Francs-Bourgeois
lu - ve 10h - 12h 30/14h - 18h et sa 14h - 18h

Renseignements / réservations
ccs@ccsparis.com
T +33 1 42 71 44 50
lu - ve 10h - 12h 30/14h - 18h et sa 14h - 18h

Tout le programme détaillé sur
www.ccsparis.com
et par la **newsletter mensuelle**:

Inscrivez-vous: newsletter@ccsparis.com

Tarifs

Expositions entrée libre

Soirées de 3 à 12 €.
Gratuit pour les membres de l'Association
des amis du CCS

fondation suisse pour la culture
prohelia

Les partenaires médias

ESPACE 2
LA VIE ESTÉ CULTURE

L'Hebdo

Mouvement mouvement.net
La revue l'indiscipline des arts vivants

Prochaines programmations du Centre culturel suisse

Participation du CCS à la 8^e Semaine des cultures étrangères,
du 26 septembre au 4 octobre

du 10 octobre au 13 décembre 2009



Silvie Defraoui, *Aphrodite Ping Pong*, vidéo, 2005.

avec entre autres...

- **Silvie Defraoui**, exposition personnelle
- **La Manufacture**, haute école de théâtre de Suisse romande, table ronde et master class avec Krystian Lupa
- Rencontre avec l'écrivain **Matthias Zschokke**
- Rencontres avec les **Écrivains associés du théâtre de Suisse** (Eat-ch)

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Cette association d'amis a été créée afin de contribuer
au développement et au rayonnement du Centre culturel suisse
de Paris, tant en France qu'à l'étranger. Elle vise aussi à entretenir
des liens vivants et durables avec tous ceux qui font et aiment
la vie culturelle suisse.

Des rendez-vous privilégiés

Les amis sont invités à rencontrer les acteurs de la création
contemporaine dans toutes ses formes. Vernissages privés,
visites d'expositions, débats et voyages seront autant de moments
d'échanges et de découvertes. Du 6 au 8 novembre 2009, le Centre
culturel suisse emmène ses amis à la 53^e Biennale de Venise.

Des avantages

Les amis reçoivent *Le Phare*, bénéficient de tarifs préférentiels
sur les publications, de réductions ou d'entrées gratuites
aux événements publics organisés par le Centre culturel suisse.

Une édition d'artiste

Andres Lutz & Anders Guggisberg réalisent une édition réservée
en priorité aux amis du Centre culturel suisse.

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien: 50€/75 CHF
Cercle des bienfaiteurs: 150€/225 CHF
Cercle des donateurs: 500€/750 CHF

Association des amis du Centre culturel suisse

c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois
F - 75003 Paris

lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccsparis.com



Table n°2, 385 tirages d'archives, 117 x 799 cm, 2005.

Photographies de Marianne Müller. Texte de Mark Lee.

Dans chaque numéro,
Le Phare laisse carte blanche
à un photographe
puis soumet son image
à un regard extérieur
pour qu'il la commente.

Le plus souvent, la photographie est en quête
de singularité. L'appareil photo rend instantanément
héroïque ce qu'il capture, à jamais figé sur le film.
Il n'y a pas de singularité dans le travail de Marianne
Müller. Seulement des groupes, des combinaisons,
des mélanges. Juste de la similitude, des
différences et des similitudes relatives. Rien n'existe
seul, rien n'est unique, rien n'est immuable.

Se confronter au travail de Marianne Müller consiste
à marcher dans la rue, lorgner à travers une fenêtre,
noter la présence de chaussures, tomber nez
à nez sur un ami – ou pas. Cela consiste à se souvenir
d'un après-midi passé. Cela consiste en expériences
en soi très ordinaires, menées à travers un médium
qui tend à en enfiler le caractère extraordinaire.
Marianne Müller est une collectionneuse de l'ordinaire.
En l'orchestrant soigneusement, elle permet
à cet ordinaire de demeurer en vie et en mouvement.

Table n°2 est composé de 350 images 9x13 cm,
(format de l'instantané standard), tirées des archives
semble-t-il infinies de Marianne Müller. Son travail
documentaire, perpétuellement à l'œuvre, réaffirme
que l'ordinaire – bâtiments, chaises, flaques,
ombres, branches – n'est ni singulier ni statique.
Les images changent quand on les pose
à côté d'autres images.

En choisissant de montrer ses images par groupes,
Marianne Müller refuse à la photographie le droit
de prendre pouvoir sur son sujet et affûte la banalité
et la dérive du monde qui l'entoure.

S 16.05	•	EXPOSITION
D 17.05	•	
L 18.05	•	
M 19.05		
M 20.05		
J 21.05		
V 22.05		
S 23.05	•	
D 24.05	•	
L 25.05		
M 26.05		
M 27.05		
J 28.05		
V 29.05		
S 30.05	•	
D 31.05	•	
L 01.06		
M 02.06		
M 03.06		
J 04.06		
V 05.06		
S 06.06	•	
D 07.06	•	
L 08.06		
M 09.06		
M 10.06		
J 11.06		
V 12.06		
S 13.06	•	
D 14.06	•	
L 15.06		
M 16.06		
M 17.06		
J 18.06		
V 19.06		
S 20.06	•	
D 21.06	•	
L 22.06		
M 23.06		
M 24.06		
J 25.06		
V 26.06		
S 27.06	•	
D 28.06	•	
L 29.06		
M 30.06		
M 01.07		
J 02.07		
V 03.07		
S 04.07		
D 05.07		
L 06.07		
M 07.07		
M 08.07		
J 09.07		
V 10.07		
S 11.07		
D 12.07		
L 13.07		
M 14.07		
M 15.07		
J 16.07		
V 17.07		
S 18.07		
D 19.07		
S 16.08	•	
D 17.08	•	
L 18.08	•	
M 19.08	•	
M 20.08	•	
J 21.08	•	
V 22.08	•	
S 23.08	•	
D 24.08	•	
L 25.08	•	
M 26.08	•	
M 27.08	•	
J 28.08	•	
V 29.08	•	
S 30.08	•	
D 31.08	•	
L 01.09	•	
M 02.09	•	
M 03.09	•	
J 04.09	•	
V 05.09	•	
S 06.09	•	
D 07.09	•	
L 08.09	•	
M 09.09	•	
M 10.09	•	
J 11.09	•	
V 12.09	•	
S 13.09	•	
D 14.09	•	
L 15.09	•	
M 16.09	•	
M 17.09	•	
J 18.09	•	
V 19.09	•	
S 20.09	•	
D 21.09	•	
L 22.09	•	
M 23.09	•	
M 24.09	•	
J 25.09	•	
V 26.09	•	
S 27.09	•	
D 28.09	•	
L 29.09	•	
M 30.09	•	
M 01.10	•	
J 02.10	•	
V 03.10	•	
S 04.10	•	
D 05.10	•	
L 06.10	•	
M 07.10	•	
M 08.10	•	
J 09.10	•	
V 10.10	•	
S 11.10	•	
D 12.10	•	
L 13.10	•	
M 14.10	•	
M 15.10	•	
J 16.10	•	
V 17.10	•	
S 18.10	•	
D 19.10	•	
S 16.11	•	
D 17.11	•	
L 18.11	•	
M 19.11	•	
M 20.11	•	
J 21.11	•	
V 22.11	•	
S 23.11	•	
D 24.11	•	
L 25.11	•	
M 26.11	•	
M 27.11	•	
J 28.11	•	
V 29.11	•	
S 30.11	•	
D 01.12	•	
L 02.12	•	
M 03.12	•	
M 04.12	•	
J 05.12	•	
V 06.12	•	
S 07.12	•	
D 08.12	•	
L 09.12	•	
M 10.12	•	
M 11.12	•	
J 12.12	•	
V 13.12	•	
S 14.12	•	
D 15.12	•	
L 16.12	•	
M 17.12	•	
M 18.12	•	
J 19.12	•	
V 20.12	•	
S 21.12	•	
D 22.12	•	
L 23.12	•	
M 24.12	•	
M 25.12	•	
J 26.12	•	
V 27.12	•	
S 28.12	•	
D 29.12	•	
L 30.12	•	
M 31.12	•	
M 01.01	•	
J 02.01	•	
V 03.01	•	
S 04.01	•	
D 05.01	•	
L 06.01	•	
M 07.01	•	
M 08.01	•	
J 09.01	•	
V 10.01	•	
S 11.01	•	
D 12.01	•	
L 13.01	•	
M 14.01	•	
M 15.01	•	
J 16.01	•	
V 17.01	•	
S 18.01	•	
D 19.01	•	
L 20.01	•	
M 21.01	•	
M 22.01	•	
J 23.01	•	
V 24.01	•	
S 25.01	•	
D 26.01	•	
L 27.01	•	
M 28.01	•	
M 29.01	•	
J 30.01	•	
V 31.01	•	
S 01.02	•	
D 02.02	•	
L 03.02	•	
M 04.02	•	
M 05.02	•	
J 06.02	•	
V 07.02	•	
S 08.02	•	
D 09.02	•	
L 10.02	•	
M 11.02	•	
M 12.02	•	
J 13.02	•	
V 14.02	•	
S 15.02	•	
D 16.02	•	
L 17.02	•	
M 18.02	•	
M 19.02	•	
J 20.02	•	
V 21.02	•	
S 22.02	•	
D 23.02	•	
L 24.02	•	
M 25.02	•	
M 26.02	•	
J 27.02	•	
V 28.02	•	
S 29.02	•	
D 01.03	•	
L 02.03	•	
M 03.03	•	
M 04.03	•	
J 05.03	•	
V 06.03	•	
S 07.03	•	
D 08.03	•	
L 09.03	•	
M 10.03	•	
M 11.03	•	
J 12.03	•	
V 13.03	•	
S 14.03	•	
D 15.03	•	
L 16.03	•	
M 17.03	•	
M 18.03	•	
J 19.03	•	
V 20.03	•	
S 21.03	•	
D 22.03	•	
L 23.03	•	
M 24.03	•	
M 25.03	•	
J 26.03	•	
V 27.03	•	
S 28.03	•	
D 29.03	•	
L 30.03	•	
M 31.03	•	
M 01.04	•	
J 02.04	•	
V 03.04	•	
S 04.04	•	
D 05.04	•	
L 06.04	•	
M 07.04	•	
M 08.04	•	
J 09.04	•	
V 10.04	•	
S 11.04	•	
D 12.04	•	
L 13.04	•	
M 14.04	•	
M 15.04	•	
J 16.04	•	
V 17.04	•	
S 18.04	•	
D 19.04	•	
L 20.04	•	
M 21.04	•	
M 22.04	•	
J 23.04	•	
V 24.04	•	
S 25.04	•	
D 26.04	•	
L 27.04	•	
M 28.04	•	
M 29.04	•	
J 30.04	•	
V 01.05	•	
S 02.05	•	
D 03.05	•	
L 04.05	•	
M 05.05	•	
M 06.05	•	
J 07.05	•	
V 08.05	•	
S 09.05	•	
D 10.05	•	
L 11.05	•	
M 12.05	•	
M 13.05	•	
J 14.05	•	
V 15.05	•	
S 16.05	•	
D 17.05	•	
L 18.05	•	
M 19.05	•	
M 20.05	•	
J 21.05	•	
V 22.05	•	
S 23.05	•	
D 24.05	•	
L 25.05	•	
M 26.05	•	
M 27.05	•	
J 28.05	•	
V 29.05	•	
S 30.05	•	
D 31.05	•	
L 01.06	•	
M 02.06	•	
M 03.06	•	
J 04.06	•	
V 05.06	•	
S 06.06	•	
D 07.06	•	
L 08.06	•	
M 09.06	•	
M 10.06	•	
J 11.06	•	
V 12.06	•	
S 13.06	•	
D 14.06	•	
L 15.06	•	
M 16.06	•	
M 17.06	•	
J 18.06	•	
V 19.06	•	
S 20.06	•	
D 21.06	•	
L 22.06	•	
M 23.06	•	
M 24.06	•	
J 25.06	•	
V 26.06	•	
S 27.06	•	
D 28.06	•	
L 29.06	•	
M 30.06	•	
M 01.07	•	
J 02.07	•	
V 03.07	•	
S 04.07	•	
D 05.07	•	
L 06.07	•	
M 07.07	•	
M 08.07	•	
J 09.07	•	
V 10.07	•	
S 11.07	•	
D 12.07	•	
L 13.07	•	
M 14.07	•	
M 15.07	•	
J 16.07	•	
V 17.07	•	
S 18.07	•	
D 19.07	•	
L 20.07	•	
M 21.07	•	
M 22.07	•	
J 23.07	•	
V 24.07	•	
S 25.07	•	
D 26.07	•	
L 27.07	•	
M 28.07	•	
M 29.07	•	
J 30.07	•	
V 31.07	•	
S 01.08	•	
D 02.08	•	
L 03.08	•	
M 04.08	•	
M 05.08	•	
J 06.08	•	
V 07.08	•	
S 08.08	•	
D 09.08	•	
L 10.08	•	
M 11.08	•	
M 12.08	•	
J 13.08	•	
V 14.08	•	
S 15.08	•	
D 16.08	•	
L 17.08	•	
M		